Illinois U Library

NUMERO 50 — 14 JANVIER 1950

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

U OF I
LIBRARY

Bella. Carlotta. Claudie. Hilde. Anna.

Smoleff. Monna. Nikalof.
Tamar.

Monna. Claudie.

1 ANNA, à Claudie. — *Arabesques.* (PREMIÈRE PARTIE, PREMIER TABLEAU.)

2 TAMAR. — *... Eh bien, ma chérie... Comment te sens-tu ?...* (PREMIÈRE PARTIE, TABLEAU IV.)

3 MONNA. — *Quel âge as-tu ?*
CLAUDIE. — *Dix-huit ans..* (PREMIÈRE PARTIE, TABLEAU IV.)

4 MONNA. — *C'est toi qui me tue !* (DEUXIÈME PARTIE, TABLEAU V.)

5 TAMAR. — *Le Metropolitan !... Une espèce de cathédrale, pleine d'ombre aux répétitions, et qui sentait le fard...* (DEUXIÈME PARTIE, TABLEAU VII.)

Monna. Tamar.

Claudie. Monna. Tamar.

N E I G E S

Pièce en trois parties et dix tableaux
par MARCELLE-MAURETTE et GEORGETTE PAUL

A Marguerite JAMOIS, l'unique.
M.-M. et G. P.

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris au Théâtre Montparnasse-Gaston Baty le 12 octobre 1949 dans une mise en scène de Marguerite JAMOIS, des décors de DOUKING et avec la distribution suivante :

Monna		*Marguerite JAMOIS*
Claudie Ronelli		*Hélène SAUVANEIX*
Tamar		*Yvette ANDREYOR*
Les danseuses du ballet.	Anna Ronelli	*Paula DEHELLY*
	Carlotta	*Micheline CÉVENNES*
	Olga	*Monique MONTIVIER*
	Bella	*Arlette BRANDES*
	Hilde	*Marie-Hélène BAILLY*
L'habilleuse		*MATHO-FLORVAL*
Igor Smoleff		*Roger KARL*
Nikalof		*Vicente ESTRADA*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques ainsi que tous droits futurs. Copyright 1950 by MARCELLE-MAURETTE et Georgette PAUL.

44985

PREMIÈRE PARTIE

PREMIER TABLEAU

La loge des Danseuses. Contre un velours noir, c'est l'aveuglement que donne au premier coup d'œil la ligne des ampoules et des glaces surplombant les tables à coiffer, les chaises raides. Une pauvreté d'alvéoles de ruches où ne règne que la lumière. Et les taches de couleur des tutus, des chaussons abandonnés. Cinq portraits de Degas. Une seule des Danseuses : Claudie, se tait, à sa place, dans le brouhaha de toutes. Pendant tout le tableau, qui est très animé, les Danseuses s'interpellent, se maquillent, changent leur tutu de travail contre celui de la représentation, ouvrent la porte pour faire des signes à leurs camarades des loges voisines, croquent des bonbons, se font aider par l'Habilleuse, tricotent, lisent des revues d'amour et de cinéma, etc. Par moment, une, prête, se lève, esquisse des mouvements d'assouplissement, ou fredonne pour elle-même, en « marquant » les pas, un passage du ballet. Les Danseuses ont des noms cosmopolites, mais toutes sont françaises. Une seule, Hilde, Anglaise, a de l'accent. Au milieu de cette animation, l'Habilleuse met sa touche noire, se mêle activement au jeu, habillant les Danseuses, recousant les agrafes, racommodant les chaussons, et parlant toujours, même la bouche comble d'épingles. Elle est obèse, corsetée d'aiguilles, robe noire, petit chignon de rigueur. Elle va et vient en traînant les pieds.

LES DANSEUSES. — Mâme Léon !... J'ai un ruban de décousu !... Mon chausson, Mâme Léon !... Mâme Léon ! Je suis en eau ! Et je n'ai plus une serviette propre !... Mon maillot a claqué, Mâme Léon ! Une aiguille ! Vite !...

L'HABILLEUSE, *sans se presser.* — On y va, mes poulettes ! On y va !

LE RÉGISSEUR. — On commence dans un quart d'heure.

Sa voix se perd en coulisse.

BELLA. — On m'a encore chipé de mon eau de Cologne ! J'avais fait une marque. C'est dégoûtant ! Si je savais qui ! Oh ! mes pieds !

CARLOTTA. — *Povera mia* ! Comme dit ma *mamita* !

OLGA. — Ta *mamita* qui est née dans la rue Lepic !

CARLOTTA. — Tu es bien née à Montrouge, toi ! Passe-moi l'Italie, je te passe l'U. R. S. S. !

OLGA. — Quoi : l'U. R. S. S. ? Je suis née à Leningrad.

CARLOTTA. — Sur Seine ! Garde ça pour les machinistes ! Qu'avant-hier, en plein « rondino », je t'ai reluquée contre le portant cour avec le grand blond ! Et ce que tu lui roucoulais des « *Da* » ! c'était à se tordre !

OLGA. — Tu m'embêtes ! Occupe-toi plutôt de la mesure, tiens, dans le « rondino » ! Tu es tout le temps dans mes jambes !

CARLOTTA. — Tu veux dire que tu es dans les miennes !

BELLA. — Oh ! la paix ! J'en peux plus !

L'HABILLEUSE. — Ça a été dur ?

BELLA. — Plutôt ! Une heure de pirouettes et de piqués comme si on était des gosses de première année ! Sans compter la répétition ! Et maintenant spectacle ! Ah ! zut !

CARLOTTA. — Et avec ça, Anna Ronelli qui n'est pas venue !

BELLA. — Ce culot !

L'HABILLEUSE. — Comment ça, qu'elle n'est pas venue ? Pas possib' !

OLGA. — Pas possible ! Elle a coupé à la corvée, tiens ! Comme d'habitude ! Les chouchoux !...

L'HABILLEUSE. — Faut dire qu'elle est malade aussi. Pour être juste.

CARLOTTA. — Qu'est-ce qu'elle a ?

L'HABILLEUSE. — Des soucis. J'ai vu ça dans ses cartes, je les lui ai faites mercredi, pendant « Toccata ». Y a quèque chose du côté du cœur.

BELLA. — Son banquier ?

OLGA. — Ou son « marché noir » ?

CLAUDIE. — Anna n'a personne.

OLGA. — La Sainte Vierge ! Elle va tout de même nous faire l'honneur de venir partager nos joies, non ? *(Silence de Claudie.)* Je te parle !

CLAUDIE. — Oui.

OLGA. — C'est trop bon à elle ! Vous allez voir qu'elle va s'amener comme une fleur ! Mais un premier sujet, pensez donc ! Avec une loge personnelle ! Après tout, pourquoi se gêner !

CLAUDIE. — Ma sœur a plus de talent que toi.

OLGA. — Que tu dis ! Et même si tu ne le pensais pas, comme tu en as une de ces frousses...

CLAUDIE. — Ce n'est pas vrai !

OLGA. — Non ! Mais écoutez-moi ça ! On se révolte ! Eh ben, ma chère ! Tu ferais bien de garder ça pour ton Anna, dis donc ! au lieu de tendre ton dos aux claques et de porter ses vieilles nippes !

CARLOTTA. — Laisse-la, voyons !

OLGA. — Non, mais c'est vrai. Il ne manquerait plus qu'elle prenne des airs, alors qu'elle lui lèche les pieds ! Ta sœur ! Ta sœur ! Tu la vaux ! Vous n'êtes même pas du même lit et tu n'es pas capable de la fiche en l'air ! C'est comme ici : depuis trois ans tu reçois les coups et tu marques le pas ! Tu me dégoûtes !

CARLOTTA. — Assez !

BELLA. — Vous n'allez pas vous prendre aux cheveux, tout de même ! Olga !

OLGA. — Mais regardez la Souris ! Si elle osait, elle me sauterait à la figure. *(Carlotta hausse les épaules et revient à sa place.)* Une cafarde ! Je l'ai toujours dit ! Seulement, voilà, on a la trouille, hein ! C'est qu'elle t'a dressée, ton Anna !

ANNA, *entrant.* — On parle de moi ?

Elle est debout sur le seuil. Toutes la regardent. Très belle, de vingt-huit à trente ans, pâle, la bouche peinte et mordue. Une robe agressive, un manteau de fourrure sur les épaules. Un temps.

OLGA. — ... Ah ! tout de même... Te voilà, toi...

CLAUDIE. — Anna...

ANNA, *elle entre, comme chez elle.* — Quoi : Anna ?

OLGA. — Alors, tu as été malade... encore ?... Tu n'as pas pu venir répéter ?...

ANNA. — Tu vois. Qu'est-ce qu'il y a ? C'est une révolution ? Ça empeste ici ! Encore ton sale parfum, Bella !

BELLA. — Mon sale parfum ! Que tous mes admirateurs se sont cotisés pour me l'offrir !

ANNA. — A Uni-prix ! *(Un ou deux rires, Bella est furieuse. A Claudie, qui est tombée sur une chaise près d'elle, plutôt qu'elle ne s'est assise, et qui respire lourdement, se passant une main sur le front :)* Passe-moi une cigarette...

CLAUDIE. — Mais, Anna, c'est à...

ANNA, *elle fait main basse sur le paquet de Hilde.* — Cruche !... *(Aux autres, et fumant à leur nez :)* Alors, quoi, vous avez l'air crevées. Ces dames ont bien travaillé ?

BELLA. — Pour du toupet !...

CARLOTTA. — Plutôt qu'on a travaillé ! Et encore ta sœur a sauvé la mise ! Mais Madame s'en est prise à Hilde ! Ah ! la la ! Qu'est-ce qu'elle lui a passé !

L'HABILLEUSE. — Quoi qu'y a eu donc ? Ça n'a pas été, mam'zelle Hilde ?

Hilde n'a pas le temps de répondre.

OLGA. — C'est sa faute !

BELLA. — Il fallait la voir ! Elle est arrivée sans s'être « chauffée » !

HILDE. — Mais je avais « chauffée » !

OLGA. — Au radiateur ? Si tu crois que tu peux posséder Madame et t'amener directement de ton pieu, tu te trompes ! On voit bien que tu ne la connais pas !

HILDE, *lugubre.* — *No...* Elle m'a appelée *jioument.*

ANNA. — C'est encore gentil. Comme elle parle cinq langues, tu as des chances d'en entendre d'autres !

HILDE. — Je crois je retournerai London.

BELLA. — Bon voyage !

OLGA. — Ici, les crevées, ce n'est pas le genre.

BELLA. — On ne se mettra pas en deuil.

L'HABILLEUSE. — Faut pas être méchantes, mes poulettes. C'est une nouvelle, quoi, elle ne peut pas savoir. *(A Hilde :)* Madame, c'est Madame, mon p'tit. Où que vous étiez donc avant ?

HILDE. — A Berlin. Chez Alga Ploka.

L'HABILLEUSE. — Ah ! oui, la Alga. Je connais. Mais c'est la méthode italienne, pas ? Ça vous fait des muscles en largeur. Nous, on les travaille en haut, comme de juste. Le beau, c'est le long.

ANNA. — Tu entends, Bella ? A quoi penses-tu ?

CARLOTTA. — A tes cuisses.

Rires. Hilde fond en larmes.

L'HABILLEUSE. — Pleurez donc pas, mam'zelle Hilde. Ici, y a pas mieux, vous verrez : Madame, c'est la première du monde. Quand vous sortirez de chez nous, vous serez un as. On vous arrachera.

HILDE. — Je veux pas crever. Elle, elle est jamais fatiguée donc ?

L'HABILLEUSE. — Jamais.

HILDE, *accablée.* — *My God !*

BELLA. — Olga, passe-moi ton bleu.

L'HABILLEUSE, *à Hilde.* — Ah ! si vous vous lâchez... Vous avez un cordon qui pend.

Elles continuent à parler.

ANNA, *à Claudie.* — Qu'est-ce qu'elle a dit quand elle ne m'a pas vue ?

CLAUDIE. — Qui ?

ANNA. — Le pape !

CLAUDIE. — Madame ! Tu ne l'avais pas avertie ? Oh ! Anna !

ANNA. — Je suis syndiquée, ou non ?

CARLOTTA. — Elle n'a rien dit.

ANNA. — Ah... Elle devait être dans une de ces rognes... Ça lui apprendra. Ça vous traite comme des esclaves !

CARLOTTA. — Ce matin, je suis arrivée la première, à 9 heures, et elle était déjà sur le plateau. Elle travaillait. Elle était toute seule.

ANNA. — Ça l'amuse ! *(Cette fois elle prend tout le paquet de cigarettes de Hilde et le met dans sa poche. Claudie avance la main. Elle frappe cette main.)* Lâche ça... Pas une cigarette dans la chambre ! Et obligée de rester au lit ! J'ai fumé jusqu'à des mégots.

CLAUDIE. — Il fallait appeler la bonne.

ANNA. — Cette pourriture ? Parce qu'on ne lui colle pas tout le temps des pourboires, elle vous répond tous les trente-six du mois... Et, en plus, elle se fiche de mon rouge à pleines mains sur sa sale g..., et elle crache sur les rideaux. Et encore les rideaux, j'y essuie mes souliers ; mais mon rouge ! C'est une question de dignité ! Tu ne comprends pas ça, naturellement ?

CLAUDIE. — Si...

ANNA. — Idiote !... Tu sais que je n'ai plus un rond. Avec ce cochon de l'hôtel qui veut des avances... Et Jo qui ne revient pas de Bruxelles, et moi qui suis malade ! C'est un fait exprès !

CLAUDIE. — Tu ne vas pas mieux ?

ANNA. — A propos, Léon. La voyante, tu sais, de mon hôtel ; le patron l'a fichue dehors pleine de coco. Ça été un de ces drames ! Elle se cramponnait ! J'ai regardé tout ça du haut du palier. Je suis sûre que c'est elle qui me portait la chose. Chaque fois qu'elle me faisait mon jeu, eh bien, je n'avais que des piques. Tu ne vas pas me dire que c'est naturel.

L'HABILLEUSE. — Non !

ANNA. — Demain, j'irai laver mon bracelet. On m'en donnera bien 2.000. Et puis, Jo sera là. Ou je taperai Smoleff. Où est-il encore cet idiot ?

CLAUDIE. — En bas. Il répète le « Prélude ».

ANNA. — Alors, c'est encore trop tôt. Après l'entr'acte, quand il aura bu.

Elle bâille. On entend les danseuses.

BELLA. — Encore une paire de chaussons de fichue ! Il ne me restera pas gras ce mois-ci !

CARLOTTA. — Ben, et moi, ma vieille ! Tu te rappelles mon amende de *Giselle* ? Mais si. A Milan. Voilà ce salaud de régisseur qui m'a dans le nez...

OLGA. — A propos, c'est toujours ton ministre, Bella ?

BELLA. — Toujours.

ANNA. — Celui des Pompes funèbres ?

BELLA. — Cet esprit ! Quand tu auras fini

l'almanach Vermot, tu me le passeras ! En tout cas, moi, mes vieilles, je crois que je vais vous quitter.

CARLOTTA. — Pas possible ? Tu as levé Rothschild ?

BELLA. — Presque, Souris. Il veut que je vienne tenir son ranch près de Rio. J'aurai dix cow-boys sous moi.

ANNA. — Tu veux dire sur toi ? *(Rires. Anna se lève avec effort. A Claudie :)* ... Tu as de l'alcool ?

CLAUDIE. — De l'alcool ?

ANNA. — Zut ! J'ai trop soif... Je m'en vais boire au robinet...

Elle se dirige vers le couloir.

L'HABILLEUSE. — Ne faites pas ça, mam'zelle Anna ! Vous savez bien que c'est défendu avant le travail !

ANNA. — Je ne danse pas.

Elle sort. Un temps.

BELLA. — Elle ne danse pas ?

CARLOTTA. — Eh ben, en voilà une autre ! Qu'est-ce qui va se passer ?

Olga s'est levée. Elle se trouve sur le passage d'Anna qui revient.

OLGA. — Tu ne danses pas ?...

ANNA, *elle passe.* — Fichez-moi la paix ! Ouf ! Ça me remet un peu. Par moments il me semble que je me vide. *(Elle remarque l'air épouvanté de Claudie.)* Quoi ? Ne prends pas cet air bête, toi. Tu m'agaces.

CLAUDIE. — Anna ! Mais tu es du « Rondino » !

ANNA. — Et de la « Rapsodie » et de « l'Ouverture », merci ! Et après ? Tu ne veux tout de même pas que je tombe les quatre fers en l'air au milieu du ballet ?

CLAUDIE. — Mais tu as dit à Madame que...

ANNA. — Ah ! tu me fatigues ! Je suis là pour quoi ?

CLAUDIE. — Mais alors, va vite !

ANNA. — C'est bon ; je sais ce que je fais : il y a tout le saint frusquin avant, le machin quoi, le « rondino ». C'est toi qui me remplaceras.

OLGA, *qui s'est rapprochée.* — Comment ?

CLAUDIE. — Moi ? Mais tu sais bien que je ne pourrai pas ! Tu as un pas de deux avec Nikalof !

ANNA. — Tu n'as qu'à vouloir. Tu as quelque chose dans la peau : fais-le sortir ! Et tu es jolie ! On se demande à quoi ça te sert ! Et ces muscles... Jo me le disait encore l'autre jour : « Bâtie comme elle est, si elle voulait... »

CLAUDIE. — Quoi ?

ANNA, *sans répondre.* — Mais tu es là, tu n'aimes rien, tu te fiches de tout ! Même de la danse ! Ce n'est pas vrai ?

CLAUDIE. — Je ne sais pas...

ANNA. — Tu ne sais pas ! Quelle gourde ! Et on peut te ficher des claques : autant taper sur une poupée de son ! C'est décourageant. De la technique, ah ! oui ! *(Elle se frappe le cœur.)* Mais de ça ! Moi, tiens, j'aurais eu de ça !

CLAUDIE. — Mais toi, tu es une grande danseuse, Anna !

ANNA. — Tu n'y connais rien. Peut-être, oui, à un moment... Mais j'aime trop la vie, moi, ça ne va pas ensemble. Faut choisir. Sur cette bougresse de terre tu n'as jamais qu'une chose... Quand tu l'as !... Bah ! rien ne s'arrange et tout s'arrange ! L'autre, tiens, c'est une grande danseuse...

CLAUDIE. — Madame ? Oui, n'est-ce pas, Anna ?

ANNA. — Elle fait peur... Allez, on y va.

CLAUDIE. — Où ?

ANNA, *cramponnée à une chaise.* — Où ? Chez Madame ! Ah !... j'ai de ces tournements de tête...

CLAUDIE. — Assieds-toi !

ANNA. — Plus le temps... *(Elle la pousse devant elle.)* Marche !

CLAUDIE. — Non.

ANNA. — Quoi : non ?

CLAUDIE. — Tu peux me battre, me faire ce que tu voudras ! C'est impossible ! Impossible !

ANNA. — Tu m'as dit ça aussi quand tu avais cinq ans pour tes pointes et ta cinquième position ! Eh bien, je te l'ai fait entrer tout de même, ta cinquième position !

CLAUDIE. — Je t'en supplie, Anna... Tu es malade, Anna, tu ne te rends plus compte...

OLGA. — Ah ! oui, alors, elle ne se rend plus compte !... Et moi ?

ANNA, *à Olga, haussant les épaules.* — Toi !

OLGA. — Oui, moi ! Parce que j'existe tout de même, moi !

ANNA. — Depuis quand ?

OLGA. — Depuis dix ans que je suis ici, si tu veux le savoir ! Et ici on passe à l'ancienneté, comme partout ! Tu n'es tout de même pas Madame pour décider ! Tu as beau faire la flambarde ! Si tu ne danses pas, c'est moi qui te remplace ! C'est tout vu ! Et Madame !...

ANNA. — Madame ! Elle se fiche bien de toi, Madame ! Et de nous toutes ! Mais ça va être encore plus fort qu'à Milan, qu'à Rome, qu'à New-York ! Vous pensez : il y a deux ans qu'ils ne l'ont pas revue à Paris ! On ne peut déjà plus monter l'escalier tant c'est plein de fleurs ! Elle va danser dans une forêt ! Madame ! Ah ! bien oui ! Et même si elle ne s'en fichait pas, ce n'est pas encore toi qu'elle choisirait ! Ma parole ! mais tu ne t'es jamais regardée danser : tu es une vache ! *(Cri d'Olga. Les danseuses, excitées, l'entourent, les unes ravies, les autres tentant de la calmer.)* Parfaitement ! Quand elle dit : « Des vaches sur la glace ! » Tu n'as pas besoin de chercher ! C'est pour toi !

Olga veut se jeter sur Anna. On l'en empêche.

L'HABILLEUSE. — Mais qu'est-ce que c'est donc ! Qu'est-ce que c'est donc ! Vot' tutu, allons, mam'zelle Olga. C'est pas pour dire, mais vot' porteur est un vrai massacre. Faut se faire respecter, mon p'tit.

OLGA. — Moi aussi je vais aller trouver Madame ! Moi aussi !

ANNA. — Entendu ! *(A Claudie :)* Marche, toi ! C'est ta faute tout ça ! Tiens-toi droite ! Epaule, nom d'un zut ! Ne fais pas ta nouille ! Pour le pas de deux, ce n'est pas malin, tu m'as vue cent fois. *(Elle marque :)* Piqué sur la pointe, pas de bourré, piqué-pique, deux sauts de chat, Nikalof sissone, arabesque... Marche !

CLAUDIE, *presque en larmes.* — Anna !

ANNA, *elle pousse Claudie devant elle en marchant.* — Léon ! Tu as une brosse ? *(L'Habilleuse lui astique les souliers.)* Pour venir, pas de taxis, bien entendu ! Tu te rends compte, avec cette pluie, et moi avec mes escarpins !... Il faut voir sa Rolls devant la porte ! Il y en a des mètres ! Et son abruti de chauffeur en blanc... Je la hais, tiens ! D'abord, je vous hais toutes !...

DEUXIÈME TABLEAU

C'est une pièce blanche et nue : une porte au fond donne sur un corridor, une autre, premier plan jardin, sur un petit salon. Entre les deux portes, un divan qui porte des fragments de costumes. Un fauteuil. Côté cour, premier plan, presque vu de dos, un très haut miroir à trois faces, la coiffeuse, extrêmement simple avec la glace surmontée de l'étoile qui ne quitte jamais la danseuse. Une portière, troisième plan, dissimule un cabinet de toilette. Entre la porte du fond et la portière, une grande affiche, avec, en grosses lettres : « Monna Vaslova ». Au-dessous, des malles de tournée en osier avec le même nom peint en géantes lettres noires. Sur le tapis, alignées, une douzaine de paires de chaussons de soie de diverses couleurs. Et partout, dans le couloir, quand on entr'ouvre la porte, dans toute la loge et les espaces encore libres, des corbeilles, des gerbes. Les lys dominent. Les admirateurs savent que c'est la fleur préférée. Un paquet de lettres sur la coiffeuse. Un téléphone.

Un temps. Puis paraît Monna. Elle entre très rapidement, suivant son habitude, visiblement essoufflée, la main au côté. Sa nervosité lui est ordinaire : c'est celle des soirs de « grande première ». Elle a beau danser depuis vingt ans, elle a peur comme une débutante et le cache orgueilleusement. Mais cela se marque par une brièveté de mots, des emportements qu'elle domine à peine, accrus ici par une faiblesse physique qui l'atteint profondément dans ses réserves vitales et qu'elle sent d'instinct pour la première fois dans sa gravité... Elle porte son costume de travail célébré par tous les dessins et toutes les caricatures du monde : le maillot entier noir aux chaussons noirs, le tutu noir. Manches longues. Sur la tête, un foulard blanc noué en turban. Derrière elle, son ombre : Tamar, une femme déjà âgée, aux cheveux gris, en robe noire simple.

MONNA. — Des vaches ! Des vaches sur la glace !

TAMAR. — Tu es montée trop vite. Repose-toi.

MONNA. — Tu as vu leur adage ? Et l'attaque du « Rondino » ? Et elles ont quoi, en bloc ? Vingt-cinq ans ?

TAMAR. — La petite Gudrun Haïdn en a à peine dix-sept...

MONNA. — Moi, à dix-sept ans !

TAMAR. — Ne compare pas. Tu étais unique.

MONNA. — J'étais comme elles, mais je travaillais ! Et puis, ça ne s'explique pas ; elles ne sont pas inquiètes, elles ne cherchent pas, elles ne sentent pas ! Des souches ! Des femmes de ménage avec leurs tabliers ! Et la Ronelli ne s'est même pas fait excuser, tu remarqueras... Elles devraient me payer, tiens, pour danser avec moi ! *(Elle se regarde dans le miroir.)* J'ai une tête !

TAMAR. — Tu es debout depuis 8 heures ! Tu n'as même pas eu le temps de passer à l'hôtel pour donner à manger aux oiseaux.

MONNA. — Ta... Ce matin, il y en avait encore un de mort... Si tu l'avais vu sur ma main... J'espérais qu'il allait bouger... C'est affreux ce qui ne bouge plus... ce qui n'essaie même plus...

TAMAR. — On t'avait avertie à Ceylan que tu ne pourrais pas les élever. Ils sont trop fragiles.

MONNA. — Chez moi, dans la montagne, j'en ai acclimaté des centaines... Non. C'est que je ne peux pas être avec eux, les soigner...

TAMAR. — Etends-toi.

MONNA, *cueillant un lys au passage.* — Qu'est-ce qui bout ?

TAMAR. — L'eau pour ta piqûre.

MONNA, *examinant une carte.* — Mets le haut-parleur. *(Tamar sort dans le couloir, revient. On entend la musique quelques secondes, puis elle s'arrête.)* Planchon ! *(Un petit temps.)* Où est-elle encore, celle-là ?

TAMAR. — Dans ton petit salon. Laisse. Je t'habillerai.

MONNA. — Pourquoi toi ?

TAMAR. — Elle pleure.

MONNA. — Allons bon !

TAMAR. — Tu l'as un peu... bousculée...

MONNA. — Et alors ? Elle s'y fera. Boudu s'y est bien faite, et, au moins, elle se débrouillait.

TAMAR. — Boudu ne t'a pas quittée pendant quinze ans et elle t'adorait.

MONNA. — Tandis que cette fille-là me déteste.

TAMAR. — Pas du tout. Mais elle t'admire, tu l'intimides. Ça ne la rend pas adroite.

MONNA. — Ah ! non ! *(Elle s'assied devant la coiffeuse.)* Ces histoires, ces précautions... Tu ne pourrais pas m'épargner ça. Est-ce que j'ai du temps à perdre. Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? Va lui parler, dis-lui quelque chose... Ah ! pour parler, toi... Moi, les mots...

TAMAR. — Tout à l'heure. Je vais d'abord te frictionner.

MONNA. — Non. Ote-moi mes chaussons.

Tamar s'agenouille et lui enlève ses chaussons.

TAMAR. — Tu vas avoir un triomphe. *(Elles touchent du bois en même temps.)* Tu as vu les fleurs ?

MONNA. — Ne garde que les lys. Donne les autres aux petites, comme d'habitude. A Planchon, tiens ! *(Elle lit une carte.)* « Prince Oblonsky ». A Planchon ! *(Un sourire.)* Ça c'est drôle !

TAMAR. — Quoi ?

MONNA. — Une lettre d'amour !

TAMAR. — Tu en reçois à chaque courrier.

MONNA. — Oui... Mais celle-là... C'est un gosse... Vingt ans... Il me dit son âge... Lis...

TAMAR, *prenant la lettre et lisant.* — « Je ne vous aime pas seulement pour vous, mais pour moi. Je suis égoïste... Je voudrais que vous ne soyez rien et que je puisse vous traiter comme une autre femme, vous emmener avec moi, pour toujours, vivre au pays du soleil... »

MONNA, *elle a un petit ricanement.* — Le soleil !... S'il me voyait au jour sans chapeau !

TAMAR. — Ne dis pas de sottises. Il ne demande même pas de places... Il viendra tous les soirs, quand tu danseras...

MONNA, *elle reprend la lettre, la regarde.* — Pauvre petit... *(Elle la froisse, la jette en boule sur la coiffeuse, se lève, passe dans le petit salon.)* Bah... J'ai soif.

TAMAR. — J'ai préparé ton thé. Le veux-tu ?

MONNA. — Maintenant ? Tu es folle !

TAMAR. — Ecoute : moi, avant de danser, je buvais mon thé. La Peterskaïa aussi.

MONNA. — Vous dansiez comme deux savates.

TAMAR. — C'est bien vrai !

MONNA. — Ta !

TAMAR. — Chérie ?

MONNA. — Tu sais le dernier coup de Smoleff à propos d'*Obéron ?* Tu te rappelles ? Et juste avant ma variation, tu remarqueras ! Je l'avais prévu depuis hier ! Il le marque devant moi sur la partition : douze mesures sur les pointes...

TAMAR. — Douze mesures ? Tu ne crois pas que c'est plutôt six ?

MONNA. — Six ! Oh ! tiens, je me demande pourquoi je me fatigue !

TAMAR. — Ne t'énerve pas. Tout ira bien.

MONNA. — ... Appelle Smoleff.

TAMAR. — Tout de suite ? Mais le rideau va lever, chérie, et il y a ta piqûre...

MONNA. — Il serait déjà là.

TAMAR. — Je t'en supplie... Il faut absolument que tu te reposes, que tu t'étendes, au moins quelques minutes...

MONNA. — Pourquoi pas prendre un bain ? Tamar. Tu y vas, oui ou non ?

A regret, Tamar va au téléphone de la loge, décroche l'appareil.

TAMAR. — « Allô !... La régie ?... Ah ! c'est vous ? Bonsoir, monsieur Hurock... »

MONNA. — Personne ! Je ne veux personne !

TAMAR, *à l'appareil.* — « Pas tout de suite, elle se repose... Certainement. Un gala comme jamais... »

MONNA, *même jeu.* — Smoleff !

TAMAR, *à l'appareil.* — « Je m'excuse... Mais est-ce que Smoleff est là ?... S'il vous plaît... »

MONNA, *même jeu.* — Tes politesses...

TAMAR, *à l'appareil.* — « Oui. Qu'il monte tout de suite chez Monna, monsieur Hurock... Il a fini ?... Bon. Elle l'attend... »

MONNA, *même jeu.* — Vite !

TAMAR, *à l'appareil.* — « Vite... Merci... » *(Elle raccroche.)* Hurock est ravi.

MONNA, *revenant en peignoir.* — Il fait de l'argent et il est impresario. *(Elle va au divan et tend son bras à Tamar.)* Ma piqûre.

Tamar passe dans le petit salon en parlant et revient avec la seringue. Elle fait la piqûre.

TAMAR. — La dernière, Monna. Ne compte plus sur moi. Perrier m'a encore recommandé...

MONNA. — Perrier est un idiot.

TAMAR. — Allons donc ! Il est professeur de la Faculté, membre de l'Institut...

MONNA. — Raison de plus. Il me soigne comme une sociétaire de la Comédie-Française à douze douzièmes ! Il m'enterrerait, ton Perrier, si je l'écoutais... *(Elle rabat sa manche.)* Merci. La prochaine fois, je ferai venir une infirmière. On dirait que tu ne me connais pas.

TAMAR. — Depuis ton premier jour, Monna...

MONNA. — Eh bien, oublie-le. Tu es embêtante. *(Elle lui saisit aussitôt la main, la baise, y appuie sa joue. Avec un charmant et humble sourire :)* Non...

TAMAR. — Alors, sois gentille. Fais ce que je te dis.

Mais déjà Monna s'est échappée.

MONNA, *appelant à la porte du petit salon.* — Planchon !

VOIX DE PLANCHON, *apeurée.* — Mâme !

MONNA. — Allez me chercher M. Nikalof !

VOIX DE PLANCHON, *elle est déjà loin.* — Oui, mâme !

MONNA. — Qu'est-ce qu'il peut faire ce Smoleff ? Emporte mon costume. Je m'habillerai à côté. *(Entre Smoleff. Cinquante ans à peine, déjà tout gris. Il ressemble à Chaliapine. Beau, d'ailleurs. Il a toutes les peines du monde à ne pas éclater dans son habit. Il est chef d'orchestre, compositeur et Russe. Toutes raisons pour être enfantin, dangereux et quelquefois sincère.)* Naturellement, tu étais au bar.

SMOLEFF, *léger accent.* — *Da.*

MONNA. — Alors, espérons. Ce soir tu auras peut-être du talent.

SMOLEFF. — Du génie. Je n'ai que du génie, je le sais.

MONNA. — Assez de bêtises. Tout à l'heure, tu m'as rendue folle : un peu plus je te giflais.

SMOLEFF. — Et vous avez giflé Nikalof ! Pauvre ! Il vous adore !

MONNA. — Smoleff, écoute-moi bien : tu joues pour moi et je danse pour toi. Mais, une bonne fois est-ce que tu ne peux pas diriger ta musique comme je la sens ?

SMOLEFF. — Non. Parce que moi aussi je sens la musique, et je suis Beethoven, et Tchaïkowski, et Chopin pendant deux heures, et pas Igor Smoleff, et c'est un repos. Et moi, j'aime la musique. Vous, non.

MONNA. — Tu es un imbécile.

SMOLEFF. — Je suis un musicien.

MONNA. — C'est la même chose.

TAMAR. — Monna...

MONNA. — Ah ! ne t'en mêle pas... *(A Smoleff :)* Smoleff... Je ne peux pas danser ton *adagio* en *adagio*, tu m'as comprise ? Il me le faut deux fois plus vite.

SMOLEFF. — Je regrette. Un *adagio* est un *adagio*. Pas un *allegretto*.

MONNA. — Pourtant, ce sera un *allegretto*.

SMOLEFF. — Pourquoi ?

MONNA. — Parce que je le veux, tu entends ? Je le veux !

TAMAR. — Smoleff...

MONNA. — Oh ! Tamar... *(A Smoleff :)* Est-ce que c'est toi qui danse ou moi ? Il y a des minutes où il m'est impossible de me dominer, est-ce que tu ne peux pas le comprendre, où je suis hors de moi, au delà de moi ! Où enfin je danse ! Et ce sera *allegretto* ! Et dans le « Rondino », je supprime la partie de hautbois.

SMOLEFF, *frappé au cœur.* — Oh !

MONNA. — Et dans l'« Ouverture », la trompette jouera *pianissimo* !

SMOLEFF. — Mais Weber a écrit *fortissimo* ! *Fortissimo !*

MONNA. — Eh bien, moi, je danserai *pianissimo.*

A cet instant, Nikalof heurte à la porte, mais sans résultat.

SMOLEFF. — Impossible ! J'interdis absolument !

MONNA. — Qui commande ici ?

SMOLEFF. — Je suis le maître de mon orchestre. Danser ce mouvement *pianissimo* ? Sacrilège ! Qu'on me tue, alors ! Qu'on me tue !

MONNA. — Assez ! J'en ai assez !

SMOLEFF. — Et tout cela par caprice, parce que vous ne connaissez rien à la musique.

MONNA. — Je t'ordonne de te taire.

SMOLEFF. — Je crierai si je veux. Personne ne m'en empêchera. Pas même vous !

MONNA. — Tu es un raté, un ivrogne et un

imbécile. La musique, je la comprends mieux que toi. Et je danserai *pianissimo* ! *Pianissimo* !

SMOLEFF. — Voilà ma poitrine ! Frappez-moi ! Mais vous danserez *fortissimo*. *Fortissimo* ! *Fortissimo* !

Nikalof heurte encore à la porte puis avance dans l'entrebâillement une tête timide, armée du maquillage inhumain des danseurs et encadrée d'une haute coiffure noire, vernie, d'insecte de combat luxueux.

NIKALOF. — Madame ?

Il entre. En peignoir. C'est un garçon magnifique, bâti en lévrier. A sa vue les combattants s'arrêtent.

MONNA. — La *coda* !

NIKALOF. — La *coda*...?

MONNA. — Où es-tu ? Pour Smoleff. Après le déboulé. Marque seulement. *(Reprise d'invectives dans toutes les langues. Smoleff fait beaucoup de gestes. Cependant Nikalof danse et finit sur une attitude. A Smoleff :)* Voilà. Ici, je finis. *(Cri de Smoleff.)* Ton saut de l'ange est en papier ! A quoi penses-tu quand tu sautes ?

NIKALOF. — A... retomber...

MONNA, *terrible*. — Sors !

NIKALOF. — Oui, Madame ! A tout à l'heure, Madame !

Il disparaît.

MONNA, *tombant à sa coiffeuse, la main au côté.* — Un veau ! Quelle fatigue !

SMOLEFF. — Je me tuerai demain !

MONNA, *debout.* — Il y a quinze ans que tu le dis ! Fais-le !

Elle passe dans le petit salon. La porte claque.

TAMAR. — Vous êtes fou, Smoleff.

SMOLEFF. — Non. *Da.* Certainement. Je voudrais être encore aux mines de sel ! Tout vaut mieux ! Ah ! je vais au bar. Il faut que j'oublie.

Il se dirige vers la porte.

TAMAR. — Et vous dites que vous l'aimez !

SMOLEFF. — Je ne sais plus. J'en ai assez d'être comme un chien, de la suivre partout et de supporter. J'en ai assez de la voir prendre des amants et moi jamais. J'en ai assez de lui donner de la musique et qu'elle en fasse de tout, parce qu'elle a du génie : des rubans, des étoiles, Dieu. Mais pas de la musique, de la vraie musique. J'en ai assez.

TAMAR. — Smoleff, Monna est perdue.

SMOLEFF. — Quoi ?

TAMAR. — Elle danse peut-être ce soir pour la dernière fois.

SMOLEFF. — Encore ! Depuis un an, chaque fois qu'elle danse, vous dites toujours que c'est la dernière fois, Tamar. C'est désagréable. Et puis, c'est inefficace.

Il marche à nouveau vers le couloir.

TAMAR. — Smoleff, Perrier est très inquiet ; il n'a même pas voulu rester dans la salle. Je l'ai caché dans les coulisses, afin qu'il soit là si...

SMOLEFF. — Quoi ? Elle ne se plaint de rien.

TAMAR. — Vous l'avez déjà entendue se plaindre ?

SMOLEFF. — Alors ? Elle a des nerfs d'acier. Fragile ! Fragile ! C'est la légende ! Elle a tout supporté, toujours. Même pour l'épidémie à Tiflis. Le choléra ! C'est moi qui l'ai eu !

LA VOIX DE MONNA. — Ta !

TAMAR. — Je viens, chérie ! *(A mi-voix à Smoleff :)* Smoleff !

SMOLEFF, *la coupant.* — *Da, da* ! Je sais ! Sa mère est morte sur la scène, à Edimbourg ! Vous l'avez tenue dans vos bras ! C'était votre meilleure amie, la seule ! Vous avez été élevées ensemble à l'Ecole impériale à Saint-Pétersbourg, etc. Et c'était une merveilleuse créature, irréelle ! Comme Monna ! hein !

TAMAR. — Oui, Smoleff... Comme Monna...

SMOLEFF. — Enfin, Tamar, qu'est-ce qu'il y a de sérieux dans tout cela ? S'il y avait quelque chose, je l'aurais senti le premier ! J'aurais compris !

TAMAR. — Avant moi ? Elle a le cœur malade... usé... Perrier a tout tenté. Il a même essayé de lui dire... de lui faire comprendre... Mais elle ne veut rien entendre... Et puis, elle n'est plus jeune, Smoleff...

SMOLEFF. — Bah ! Elle est la plus jeune ! Elle sera toujours la plus jeune !

TAMAR. — Il y a le corps !... Et dans notre métier... le corps... J'ai peur...

SMOLEFF. — Tamar !

TAMAR. — Peut-être n'arrivera-t-il rien encore ce soir. J'ai tant prié... Mais je vous en supplie, Smoleff : vous l'aimez comme moi, presque autant que moi... Alors, faites ce qu'elle vous demande : ne l'énervez plus, ne discutez plus. Elle ne peut plus le supporter... Et surveillez-la. Si vous la voyez faiblir, ralentissez le mouvement... Mais qu'elle ne s'en aperçoive pas...

VOIX DE MONNA. — Eh bien, Tamar ?

TAMAR. — Je vous la confie... Je hais la danse !

Elle rejoint Monna dans le petit salon. Smoleff reste seul, immobile, comme écrasé. Il regarde encore une fois vers le petit salon, puis autour de lui d'un air égaré. On heurte à la porte de la loge. Tout à coup Smoleff se précipite vers la porte. Il sort, bousculant sans les voir Anna et Claudie.

ANNA. — Qu'est-ce qui lui prend à ce toqué ? *(A Claudie :)* Eh bien, entre !

CLAUDIE. — Non... Je t'attends là...

Elle referme la porte.

ANNA, *haussant les épaules.* — Quelle tourte ! *(Mais elle n'insiste pas, et sa voix, malgré elle, prend un ton plus bas. Elle avance, examine de loin la coiffeuse, les corbeilles... On entend les trois coups dans le haut-parleur. Un temps. Musique lointaine. Anna, l'oreille tendue, s'approche des fleurs. Elle a des haussements d'épaules, de petits ricanements mauvais. Soudain elle prend une des plus belles roses et l'écrase sous son pied. Elle a juste le temps de prendre une contenance : voilà Monna. Elle porte un immense tutu blanc, de forme romantique, semé de stalactites de strass. Elle a une coiffure qui encadre sa figure et cache entièrement ses cheveux, formée de stalactites blancs d'une légèreté de fleurs.)* Bonsoir, Madame...

MONNA. — Tiens... *(Tamar paraît derrière elle, portant une cape de fourrure blanche. A Tamar :)* Descends, Ta, je te rejoins. Dis à Planchon qu'elle n'oublie pas ma poudre, comme d'habitude, et mon verre d'eau. J'ai ma première sortie côté cour, la seconde, jardin. Tu lui indiqueras.

TAMAR, *un regard de côté vers Anna.* — Tu sais

que tu n'as plus que dix minutes, Monna. Tu dois rester un peu seule pendant ces dix minutes.

MONNA. — Va. *(Tamar s'en va à regret. Monna s'assoit à sa coiffeuse. En parlant elle retouche son maquillage, sans cesser d'observer Anna dans la glace.)* Tu viens t'excuser ?

ANNA. — Oui, Madame...

MONNA. — Un peu tard, tu ne trouves pas ? Enfin, n'en parlons plus. Tu as été malade, tu vas mieux, très bien. Ne recommence pas. Va t'habiller.

Un temps.

ANNA. — Je ne peux pas danser...

MONNA. — Qu'est-ce que tu dis ?

ANNA. — Je dis que je ne peux pas danser ce soir... Je regrette...

MONNA. — Et c'est à cette heure-ci que tu me l'apprends ? Décidément, tu agis comme une bonne : le tablier rendu avant le grand dîner.

ANNA. — J'étais là depuis longtemps... Mais vous aviez du monde...

MONNA. — Tu es si timide ? C'est bon. *(Elle prend le téléphone, décroche.)* « Allô ! Passez-moi Wassiévitch... Oui, c'est moi. Avertissez Gudia Stobeck qu'elle remplace Anna Ronelli... Elle est souffrante... Je le sais aussi bien que vous, mais elle sera convenable. Elle l'a déjà doublée. Plus tard j'aviserai... Oui... » *(Elle raccroche.)* Voilà : tu ne fais plus partie de mes ballets. Tu peux descendre te faire payer.

Elle lui tourne le dos. Un temps.

ANNA. — ... C'est tout ?

MONNA. — Tu t'attendais à autre chose ? Tu n'es pas une artiste, Ronelli. On ne reste pas dans un art quand on le sert à moitié. Avec moi, tu dois le savoir, c'est tout ou rien.

ANNA. — Alors, parce que je suis malade...

MONNA. — Je ne te renvoie pas parce que tu es malade.

Un petit temps.

ANNA, *serrant les dents.* — Vous...

MONNA. — Quoi ?

ANNA. — Je ne voudrais pas être vous...

MONNA. — Mais tu ne seras jamais moi. Tranquillise-toi.

ANNA. — Vivre comme vous vivez... Crever comme vous crèverez...

MONNA. — Car je crèverai comment, je te prie ?

ANNA. — Seule !...

MONNA. — Comme tout le monde ! *(Elle lui fait face.)* Je ne savais pas que tu me haïssais... C'est curieux...

ANNA. — Ils vous haïssent tous ici.

MONNA. — Tu exagères. Les grandes passions habitent rarement les hommes. La tienne est médiocre et tu trembles.

ANNA. — Vous y voyez mal...

MONNA. — Peut-être. Je n'aperçois réellement que ceux qui m'intéressent. Les uns sont lumineux pour moi. Les autres, non.

ANNA. — Et je suis de ceux-là ?

MONNA. — Tu dansais bien. Très bien même ! Pas assez pour me passionner. A mon tour de te dire : c'est tout ? *(Anna ne répond pas.)* Parfait. Tu peux disposer.

ANNA. — Toujours comme une bonne ? Seulement, cette fois la bonne vous parle ! Vous ne me ferez pas peur !

MONNA, *un petit rire ; elle se regarde dans sa glace à main.* — Car je te fais peur ?

ANNA. — Votre rire... Et quand vous arrivez le matin, rien que le bruit de vos talons dans l'escalier...

MONNA. — Tu es comique.

ANNA. — Vous n'êtes pas une femme... En dehors de votre danse, qu'est-ce que vous savez ?

MONNA. — Être patiente quelquefois. Tu vois.

ANNA. — Non. Vous êtes curieuse, voilà. Ça vous intéresse tout de même d'apprendre ce que nous autres nous pensons de vous... Eh bien, ça y est : vous me flanquez à la porte, profitez-en !

MONNA. — Tu tiens à m'exhiber ton livre de comptes ? Prends garde. Je pourrai te montrer le mien.

ANNA. — Ah ! oui ? L'arbre de Noël sur tous les bateaux, même aux Tropiques ! Les œufs rouges à Pâques. Sans oublier le cachet d'aspirine qu'on déguste en troisième classe pendant que vous vous étalez en sleeping ! Et la clinique, dans les grands coups, nantie du sourire classique qu'on apprête pour les photographes !

MONNA, *calme.* — Mais tu es ignoble !

ANNA, *se grisant.* — Demandez-le-leur ! Osez donc ! Dites-leur : « Racontez-moi tout ! Parlez ! » Vous verrez ça ! Parce que vous vous imaginez peut-être qu'il suffit de payer et que tout est dit ? Et d'abord, ce n'est pas vrai ! Vous ne payez pas ! Avec les chaussons qu'on est obligé de fournir, les notes d'hôtels, les taxis, et ces salauds de maillots qui se trouent tout le temps, qu'est-ce que vous voulez qu'on devienne ? Et vos tournées : dix villes dans une quinzaine pour que tout le monde vous voie, soi-disant pour la Beauté ! La Beauté ! Vous n'avez que ce mot-là à la bouche ! Et nous, notre fatigue à nous, notre fatigue à hurler, à tomber par terre, à mourir ! Le travail, le travail, encore le travail ! Toujours le travail !

MONNA. — La Danse... Mais tu n'as jamais su ce que c'est.

ANNA. — Si ! C'est vous...

MONNA, *se levant.* — Et tu crois me blesser ?

ANNA. — Vous ! Rien que vous ! Comme sur les affiches ! Comme sur la scène ! Et au delà de vous ? Rien ! Zéro !

MONNA. — Comme tu es bête... Si je te laissais faire, tu me sortirais tout ton livre de cuisine avec tes empreintes de doigts sales... Tu te dégraderais un peu plus... On dirait que tu y prends plaisir...

ANNA. — Moins que vous.

MONNA. — Assez. *(Mouvement d'Anna.)* Oui, maintenant : assez.

ANNA. — Vous croyez me faire taire ? Dites donc, vous, à vos débuts... Si vous n'aviez pas rencontré Stiegel...

MONNA. — Toi aussi tu l'as rencontré.

ANNA. — Pas aussi intimement... Le plus grand maître de ballets d'Europe... Ça arrange quand même les choses...

MONNA. — Pour toi, tu vois que non.

ANNA. — Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Moi, j'ai vécu ! Vous, vous attendez encore... Eh bien, c'est trop tard, vous entendez ! La vie ? Mais quand vous ficherez le camp, comme les camarades, vous ne l'aurez même pas connue, la vie !

MONNA. — Je t'ordonne de te taire. *(Un temps. Elles s'affrontent.)* Je suis peut-être dure, Ronelli : la vie, à moi, ne m'a pas appris à être douce. Et puis je n'ai pas le temps. Je tiens à la Beauté, tu l'as dit. Il n'y a qu'elle qui compte pour moi : celle que je tente d'approcher et celle que je donne. Je

croyais vous en avoir appris le goût... Si je me suis trompée, vous n'êtes pas payées en effet. Moi non plus... Mais je veux croire que tu es une exception, quoi que tu dises, et que je n'ai pas sacrifié ma vie pour rien.

ANNA. — Vous ne l'avez sacrifiée qu'à vous ! Le génie ne se partage pas ! C'est ce que vous vouliez !

MONNA. — Va-t'en, veux-tu ?

ANNA. — Non ! Vous m'entendrez jusqu'au bout ! *(Monna se dirige vers le téléphone. Anna y arrive avant elle.)* Non ! Vous ne pensez tout de même pas que je vais me laisser toucher par vos domestiques ! Je sortirai bien toute seule ! *(Elle va à la porte, se retourne brusquement.)* Votre Tamar, votre Smoleff, ah ! vous en avez fait du propre de ceux-là aussi ! Seulement, un jour, ils se lasseront, comme les autres. Et ce jour-là... à la première défaillance... Les dompteurs, c'est très joli, mais ils finissent par trouver leurs maîtres... Regardez-vous donc dans une glace une bonne fois... Vous croyez que ça ne se voit pas que vous vous essoufflez quand vous montez les escaliers ?... Et que vous ne faites plus jamais un bis après une danse ?...

MONNA. — Je t'ai dit de t'en aller.

ANNA. — Ce jour-là, je vous dis... Et c'est bientôt... Moi, je serai encore jeune et vous complètement décatie... Et ce que je rigolerai ! Ce que je...

Elle défaille, cherche instinctivement le divan où elle s'appuie, puis tombe assise. Monna l'observe, prend des sels sur sa coiffeuse, les lui fait respirer.

MONNA. — Etends-toi.

ANNA. — Non...

Un temps.

MONNA. — Combien de temps ?

ANNA. — Quatre mois...

MONNA. — Quelle bêtise... Que vas-tu faire maintenant ?

ANNA. — Je vais le porter et le mettre au monde !

MONNA. — Je ferai doubler ton trimestre.

ANNA. — Je ne veux pas ! Gardez votre argent, votre gloire, gardez tout ! Je suis plus riche que vous ! Je suis peut-être une rien du tout, c'est possible, mais je vais avoir un gosse, vous comprenez ? Je suis heureuse ! C'est vous qui me faites pitié ! Pas d'amour, pas de gosse, hein ? Alors, qu'est-ce qui vous reste ?

MONNA. — La danse.

ANNA. — Alors, pourquoi tremblez-vous ?

Elle s'enfuit. Monna appuie la main à son côté, ferme les yeux. On devine Claudie, épouvantée, qui suit sa sœur en courant. Un grand temps. Monna s'appuie à la coiffeuse. Elle se regarde intensément. Du geste de toutes les femmes elle souligne ses yeux, le contour de sa bouche. On frappe à la porte.

VOIX DU RÉGISSEUR. — C'est à vous, Madame !

MONNA. — Bien...

Une seconde encore, elle se fixe. La musique reprend. Sur son rythme, elle se redresse, dans un suprême effort, de toute sa hauteur, humecte ses lèvres, aspire profondément et, en même temps, se presse la taille des deux mains sur ses hanches, comme si elle ramassait toutes ses forces. C'est un rite magique qui bannit la Femme et appelle la Danseuse. D'un rapide mouvement, elle tend la main droite en arrière, comme si elle s'unissait à une présence invisible, secrète. Et soudain, transformée, éclatante, elle glisse. Noir. La musique continue, se rapproche, devient une présence.

TROISIÈME TABLEAU

La lumière remonte sur le théâtre vide. En haut, la passerelle de fer et l'escalier des machinistes. Les Danseuses montent et viennent s'accouder, légères, bruissantes, en brochettes d'oiseaux. Un projecteur mobile étire son pinceau de la scène, situant la présence de Monna. C'est lui seul qui illumine les Danseuses quand il les touche de son doigt lumineux. Lorsqu'il s'écarte, elles demeurent dans l'ombre bleue des cintres, fardées bizarrement en dessous par les lampes des herses. Elles ont ensemble les mêmes mouvements d'attention, se penchent périlleusement vers le bas, tournent la tête, aidant, avec le projecteur et la musique, à la féerique réalité de l'Etoile dansant...

BELLA, *aux autres.* — Chuuuut ! Par ici ! Vous verrez, c'est le meilleur endroit ; quand on est venu, il y a deux ans, Maria Sokolova m'y a emmenée. Tu ne te rappelles pas de Maria ? C'était celle qui dansait les travestis, genre Rubinstein.

OLGA. — Ah ! oui : Longues-Pattes.

On voit apparaître Carlotta suivie de Hilde.

CARLOTTA. — Vous n'êtes pas folles ! On vous entend d'en bas ! C'est idiot ! Vous allez nous faire toutes pincer !

OLGA. — Toi, la Souris, ne commence pas à piailler.

HILDE. — Je étais sioure qu'on nous avait vues ! Un machiniste !

OLGA. — Oh ! si c'est Arthur, pas d'importance. Je le connais.

CARLOTTA. — Plutôt ! Oh ! Nikalof ! ce qu'il peut être petit vu de si haut !

BELLA. — Pas possible ! C'est la Gudia qui remplace Anna ! Eh bien, ma petite !

OLGA. — Comme si on ne pouvait pas trouver mieux ! Mais c'est encore Wassiévitch qui a fait le coup ! Il l'a dans la peau !

BELLA. — Il n'est pas difficile ! Mais regarde-moi ça, si ça ne fait pas pitié ! Comme si on ne pouvait pas me prendre, moi ! J'ai bien doublé Madame dans *l'Oiseau d'or* !

CARLOTTA, *après un rire moqueur.* — Ce qu'elle doit suer, la pauvre Gudia ! Au fond, c'est un sale truc : juste pour un gala, et pour finir, se faire eng... ! Je préfère être à ma place !

BELLA. — Tout de même, elle n'a pas été chic, Ronelli.

OLGA. — En quoi ? Puisqu'elle est malade.

BELLA. — Ecoute ! Elle vous colle ça à la dernière minute !...

CARLOTTA. — Mes enfants ! Ce que ça a dû barder avec Madame !

BELLA. — Je crois qu'elle est à la porte.

OLGA et CARLOTTA, *ensemble.* — Anna ?

CARLOTTA. — Qui te l'a dit ?

BELLA. — Même Léon. Il paraît même qu'elle lui a fait du café fort et qu'elle l'a empilée dans un taxi.

Minces applaudissements.

OLGA. — Ce que c'est maigre ! Tout à fait toi dans *l'Oiseau d'or* ! *(Petit cri..)* Oh ! la vache ! Elle m'a pincée !

BELLA. — Voilà Madame !

HILDE, *surexcitée.* — *One, two, three !... One, two, three !*

OLGA, *à Hilde.* — La barbe !

CARLOTTA. — C'est fou... Il n'y a pas à dire, moi, elle me rend malade ! J'en suis froide ! Tâte mes mains !

OLGA, *crispée.* — Elle ne les ratera pas, va, ses trente-deux fouettés ! Je ne sais même pas si elle se rend compte...

BELLA. — Regarde les gens. Ils ne soufflent plus. Ils ne vont reprendre leur respiration que quand elle aura fini...

Claudie apparaît sur l'escalier. Elle se dérobe un instant, puis elle n'y tient plus, elle court se mêler au groupe. Les Danseuses n'ont d'yeux que pour la scène et ne la voient pas.

LES DANSEUSES. — Ah !

CARLOTTA. — Epatant !

BELLA. — Vise la Tamar dans la coulisse ! Elle en sue, ma chère !

CARLOTTA. — Tu as vu ses mains... Regarde ses mains... On dirait des figures... Ce qu'elle peut jouer avec tout ça !... Il n'y a qu'elle, écoute ! Tu en connais une autre ?...

OLGA. — Il y a des moments où je crois que je l'aime...

HILDE. — Oh ! *What is it ?*

Toutes se penchent brusquement avec inquiétude.

BELLA, *à mi-voix.* — Qu'est-ce qu'elle fait ? C'est comme ça d'habitude ? Elle s'arrête ?

CARLOTTA. — Bien sûr. Je connais le mouvement par cœur : elle s'agenouille, elle allonge les bras derrière elle. Et puis, elle bondit.

OLGA. — Tu sais bien que c'est son grand truc : déboulé, entrechat et tout le manège ! Ça fait un effet formidable. A New-York, j'ai cru que le Metropolitan croulait !

BELLA. — Mais elle ne se relève pas...

HILDE. — *I am afraid...*

OLGA. — Chut... Si... elle se relève...

BELLA. — Oh ! je ne sais pas pourquoi... Mais elle m'a fait une de ces peurs...

CARLOTTA. — C'est réussi, hein ? Ah ! regarde-moi l'*allegro* ! Après ça, on peut se coucher ! C'est décourageant... *(Elle se penche un peu plus.)* Mais... qu'est-ce qu'il y a ?

BELLA, *de même.* — Ah ! cette fois-ci, tu ne vas pas me raconter que c'est naturel ?... Oh ! regardez donc la Tamar...

OLGA. — Quoi ?

BELLA. — Elle s'avance presque sur la scène ! Mais on va la voir...

CARLOTTA. — C'est drôle... Ça, c'est trop vite... On dirait... On dirait qu'elle ne se dirige plus...

BELLA. — Oh ! je n'en peux plus ! Arrêtez ça ! Arrêtez ça, voyons ! Vous voyez bien qu'elle est en train de mourir !

OLGA. — Mourir ? Qu'est-ce que tu racontes, toi ! Mourir !

Claudie brusquement court vers l'escalier.

BELLA, *se détournant.* — Dites-moi ce qu'elle fait ! Moi, je n'en peux plus...

HILDE. — *I also ! Oh ! God ! Oh ! God !*

CARLOTTA. — Mais elle danse...

OLGA. — Smoleff la regarde...

BELLA. — Le public... Il s'en aperçoit ?

OLGA. — Un homme se lève, en habit, là... Dans l'avant-scène...

BELLA, *sanglotant.* — Oh ! Olga ! Olga !

OLGA. — Mais taisez-vous !

BELLA. — On l'emporte... N'est-ce pas ?... C'est comme sa mère !... On l'emporte morte ?...

OLGA, CARLOTTA et HILDE, *ensemble.* — Claudie !

Du coup, Bella rouvre les yeux et se précipite à sa place.

BELLA. — Quoi ? Claudie ? C'est Claudie ?

CARLOTTA. — Tu vois bien ! Elle enlace Madame ! Elles dansent ensemble !

BELLA. — On dirait qu'il n'y en a qu'une...

Applaudissements frénétiques.

CARLOTTA. — Tu as vu ce saut dans les coulisses ! Eh ben, mon vieux !

BELLA. — Mais regarde donc ! Ils jettent tous des fleurs sur le plateau ! Ils crient !

CARLOTTA. — Ils ont cru que c'était dans le ballet !

OLGA. — Probable ! Mais descendons maintenant ! Allez ! Vite ! Si on nous trouvait là, qu'est-ce qu'on se ferait emballer !

Elles partent toutes en courant vers l'escalier. Noir progressif sur la fuite des Danseuses. Les rumeurs grandissent, prises dans le haut-parleur.

QUATRIÈME TABLEAU

La lumière remonte sur la loge de Monna. La porte s'ouvre brusquement. Tamar, livide, entre précipitamment, va vers le divan et arrange les couvertures de fourrure. Presque aussitôt s'encadre dans la porte Nikalof portant dans ses bras Monna sans connaissance. Il la dépose sur le divan, puis s'écarte devant Tamar qui a couru à la coiffeuse et en rapporte des sels. Elle revient s'agenouiller près de Monna, lui ôte sa coiffure, lui fait respirer des sels. On l'entend murmurer : « Monna, Monna... » Smoleff suit, les cheveux en broussaille, blanc de sueur, l'habit dégrafé.

TAMAR. — Fermez la porte ! Renvoyez tout le monde ! Tout le monde ! *(Monna remue la tête.)* Eh bien, chérie ? *(Un petit temps. Monna ouvre les yeux, la regarde. Un faible sourire.)* Comment te sens-tu ?... Ne bouge pas... Tu n'as pas froid ?...

MONNA. — Personne, Tamar...

TAMAR. — Sois tranquille... C'est Smoleff...

SMOLEFF. — Eh bien, Monna ? Mais qu'est-ce qui se passe, voyons ?...

MONNA. — Mon pauvre vieux... Je t'ai fait peur...

SMOLEFF. — Allons donc.

MONNA. — Donne-moi ta main... Tu as une brave main, solide... Plus solide que toi... *(Elle a une plainte sourde, quitte la main de Smoleff, crispe la sienne sur sa poitrine.)* Ah !...

TAMAR, *vivement.* — Quoi, Monna ?

MONNA. — Rien... *(Un temps.)* Il y a quelqu'un avec Smoleff ?...

TAMAR. — Nikalof. C'est lui qui t'a portée...

MONNA. — Avance... *(Nikalof vient près du divan.)* Merci... Tu as très bien dansé, Nikalof... Ton saut de l'ange, tu sais ?... Cette fois tu as pensé à l'ange...

NIKALOF. — Madame... Je voudrais que... Je souhaite tellement...

MONNA. — Mais oui... Va t'habiller maintenant... Tu prendrais mal...

NIKALOF. — Je téléphonerai...

Il s'en va.

MONNA. — Nikalof. *(Il revient vite.)* La gifle... Je n'ai pas voulu...

NIKALOF. — Mais... rien du tout, Madame... Au contraire...

Il lui baise la main, sort désemparé.

MONNA. — Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?... Les gens ne s'en vont pas ?... Dis-leur, Ta...

TAMAR. — Oui, oui... *(Elle gagne le couloir, referme la porte derrière elle. Aussitôt, la rouvrant.)* Perrier est là... Je le fais entrer ?

MONNA. — Non... Dis-lui que je m'excuse... Que maintenant je ne peux pas... Qu'il vienne tout à l'heure, au Ritz... Va...

TAMAR. — Mais, Monna...

MONNA. — Va ! *(Tamar s'en va.)* Smoleff...

SMOLEFF. — Je suis là, Monna.

MONNA. — Je crois... que je ne danserai jamais plus, Smoleff...

SMOLEFF. — Qu'est-ce que vous dites ? Nous répétons demain *l'Oiseau d'or*...

MONNA. — *L'Oiseau d'or*... Mon vieux... Tu as été gentil... J'ai bien remarqué, tu sais : oui, pour le mouvement... Tu as conduit *allegretto*...

Il lui baise la main, y appuie son front. Tamar rentre.

TAMAR. — Smoleff ! Hurock est débordé. Il n'a pas pu renvoyer les photographes, les journalistes... Il faudrait que vous y alliez...

SMOLEFF, *la voix enrouée.* — J'y vais...

Il se détourne rapidement et sort. Les rumeurs s'atténuent. Enfin, elles s'apaisent, s'éloignent peu à peu... Silence.

TAMAR. — Voilà... Tout le monde est parti, chérie... Et sois tranquille : personne n'a compris que... Enfin, ils étaient dans un enthousiasme... Ils voulaient absolument te voir, naturellement... Je leur ai dit que tu étais trop fatiguée, que tu avais fourni un très grand effort...

MONNA. — Qui est venu sur la scène ?

TAMAR. — La petite Ronelli, tu sais ? la sœur d'Anna...

MONNA. — Je ne me souviens de rien... Attends... Une fille blonde, c'est ça ?

TAMAR. — Oui.

MONNA. — On doit avoir son adresse à la Régie ? Envoie-lui de ma part, je ne sais pas moi... Un objet ?...

TAMAR. — Elle est pauvre, je crois.

MONNA. — Alors, un chèque... Oui, elle préférera... J'y joindrai un mot... Tu m'y feras penser... *(Elle tente de s'asseoir. Tamar l'aide.)* C'est stupide... Je crois que je n'aurai pas la force de me déshabiller...

TAMAR. — Ne bouge pas. Je vais avertir le chauffeur. Il te portera...

MONNA. — Ce serait complet. Tu veux que tout le monde sache ?... Je mettrai mon manteau sur mes épaules... J'arriverai bien à descendre... Maman, elle, c'était à Edimbourg... La pluie, la sirène de l'ambulance, les cheveux qui pendent hors de la civière... Plus pittoresque... Fin d'une danseuse... Elle avait mon âge à ce moment-là... Elle a eu de la chance... Elle est morte d'un coup...

TAMAR. — Monna !

MONNA. — Viens tout près... Contre moi... *(Tamar se met à ses pieds, Monna lui prend la tête entre ses mains.)* Ta vieille figure... Elle a peur déjà.

TAMAR. — De quoi veux-tu que j'aie peur ?

MONNA. — C'est la minute de vérité... Celle qu'on ne dit jamais... Mais toi, tu vas me la dire... Tu m'aimes...

TAMAR. — Si je t'aime...

MONNA. — Ne détourne pas les yeux... Ta... Je ne danserai jamais plus... N'est-ce pas ?

TAMAR. — J'étais sûre que tu me dirais cela ! Que tu t'imaginerais... Mais, ma chérie, tu danseras quand tu voudras ! Perrier a simplement dit que...

MONNA. — Laisse Perrier... Tu as l'habitude : tu as été danseuse... Alors ?... Le repos ?... Le grand ?... La retraite ?...

TAMAR. — Mais tu es folle !...

MONNA. — Pas encore !... Je n'accepte pas !... Je ne veux pas !... J'exige de vivre... Tu comprends... De vivre...

TAMAR. — Mon amour ! Mais tu vivras !

MONNA. — Comment ? Comme vous ? Boire, manger, coucher, craindre la mort. Tu veux que je sois toi, Tamar ?

TAMAR. — Mais moi je n'ai rien été, chérie !

MONNA. — Toi, tes pauvres pieds qui ne se souviennent plus, ton visage que tu ne regardes même plus dans les glaces... Non ! Ce n'est pas possible que je finisse comme cela !...

TAMAR. — Ma bien-aimée ! Mais c'est un accident ! Rappelle-toi ! C'est arrivé à d'autres... Tiens, la Préjenskaïa. Eh bien, en 18...

MONNA. — Tais-toi !... Tu mens pauvrement, bêtement... Ah ! que je suis seule !...

TAMAR. — Monna !

MONNA. — Moi, je n'avais que la danse...

TAMAR, *la berçant.* — Mais tu l'as ! Tu l'auras toujours ! Il suffit que tu te reposes... Tu verras, ma chérie, je te guérirai... Je trouverai bien... Tu es encore frappée, naturellement... Mais souviens-toi : tu as supporté bien d'autres choses et tu ne t'es jamais arrêtée... Cette fois, je te demande quelques mois, quelques semaines... et tu danseras... C'est moi qui te le promets... Tu danseras !...

MONNA. — Oui, Ta... *(Un temps. Tamar balbutie des mots russes, embrasse ses mains. Tout à coup Monna rit brutalement.)* Mais je suis grotesque !... Grotesque !... Je me laisse bercer par tes promesses, par tes pauvres mots... Comme si tu pouvais quelque chose... Comme si l'on pouvait quelque chose pour quelqu'un !...

TAMAR. — Je t'en supplie... Aie pitié de moi...

MONNA. — Tamar. Il faut que je me reprenne, que je lutte... Alors, maintenant, aide-moi... Quand j'étais petite tu me soignais, tu me consolais. Tu

étais toujours là... Tu es encore là... Mais j'ai besoin de toutes mes forces... Voilà... Je vais revoir Perrier. Suivant ce qu'il me dira — et je sais ce qu'il me dira... — j'irai me reposer, tu as raison, peut-être au chalet... Tu as dit que le public ne s'était aperçu de rien ? Si c'est vrai, je peux vivre encore... Si je reviens...

TAMAR. — Tu reviendras ! *(On frappe à la porte timidement.)* Qu'est-ce que c'est ?

VOIX DE CLAUDIE. — Claudie Ronelli...

Tamar a un mouvement d'hésitation, puis va ouvrir la porte. Claudie paraît. Visiblement, elle n'est plus elle-même, sans cela elle n'aurait jamais osé cette chose inouïe : s'imposer à Monna... Elle s'est rhabillée et porte le manteau trop court et reprisé aux coudes d'Anna. D'Anna encore, le sac de couleur criarde et les gants.

TAMAR. — Ah ! c'est toi ? Tu avais peur qu'on t'oublie ?

CLAUDIE, *bas.* — Oh ! non... Mais... j'ai... j'ai besoin de parler à Madame...

TAMAR. — A présent ? Elle est si fatiguée... Elle n'a reçu personne... Ça ne peut pas attendre ?

Claudie fait signe que non.

MONNA. — Laisse... Entre, petite. *(Un temps. Claudie entre.)* Descends, Ta. Je te rejoins.

TAMAR. — Mais...

MONNA. — Va... *(Tamar passe dans le petit salon.)* Tu as bien fait de venir... Je t'aurais écrit, mais j'aurais regretté de ne pas te voir tout de suite... Je te remercie, ma petite.

CLAUDIE. — Oh ! Madame...

MONNA. — Mais je te connais à peine... Approche... Pourquoi justement es-tu venue, toi ?

CLAUDIE. — Je ne sais pas...

MONNA. — Bien entendu, je m'en serais tirée, mais... Non, je ne m'en serais pas tirée... Pas ce soir... Je te ferai porter un souvenir, un bijou ?... A moins que tu ne préfères de l'argent ?

CLAUDIE. — Je ne veux rien...

MONNA. — Alors, je verrai. *(Un petit temps. Monna s'énerve. Claudie s'obstine avec une humilité navrante de bête.)* Ma petite fille, tu vas m'excuser, mais il faut que je m'en aille. On m'attend.

CLAUDIE. — Pardonnez-moi...

MONNA. — Ne crois pas surtout que je ne sois pas touchée de ton geste. Si je ne t'en dis pas plus, c'est que je ne sais pas très bien remercier... Bien entendu, ne t'inquiète pas de ton sort. Je te promets que lorsque je reviendrai tu en seras avertie la première.

CLAUDIE. — Vous partez ?

MONNA. — Oui. Je vais me reposer quelque temps. Il y a des années que je n'ai pas pris de vacances, c'est ridicule. Tu ne le croiras pas : mais je n'ai jamais vécu plus d'un mois dans la maison que je me suis fait bâtir... Un jour je vous y emmènerai. Tu verras. On l'a bêtement photographiée dans les journaux... Ce n'est rien : une salle de danse qui donne sur le ciel, voilà tout... Et des miroirs, beaucoup de miroirs... *(Un petit temps.)* Encore merci, ma petite.

Un grand temps.

CLAUDIE *perd pied. Gauchement, brusquement, elle crie.* — Emmenez-moi !

MONNA. — Comment ?

CLAUDIE. — Emmenez-moi ! Je suis toute seule ! Ma sœur est partie pour Bruxelles retrouver son ami. Elle m'a fait une scène terrible. Elle ne veut plus me revoir. Elle a emporté toutes mes affaires. Je n'ai plus rien que ce que j'ai sur moi, parce que c'était trop court pour elle, trop usé. Je n'ose même plus rentrer à l'hôtel. Je suis venue parce que je n'ai plus que vous... Si vous me laissez, je suis perdue !... Si vous vouliez bien m'aider...

MONNA. — Je t'aiderai. Rentre à ton hôtel. En attendant que tu reprennes ton travail, tu n'auras qu'à m'envoyer tes notes.

CLAUDIE. — Parce que vous croyez que je ne suis venue que pour ça... Mais ce n'est pas vrai ! Je veux rester avec vous !

MONNA. — Enfin, bref, tu me demandes que je me charge de toi ? Tu as une façon de faire payer tes dettes... un peu brutale, tu ne trouves pas ?

Elle a son petit rire.

CLAUDIE. — Mais je vous ai dit que...

MONNA. — N'insiste pas. *(Claudie court vers la porte.)* Où vas-tu ? *(Claudie s'arrête. Elle ne se retourne pas, ne répond pas.)* Viens ici... *(Elle obéit lentement, tête baissée.)* Regarde-moi... *(Un temps. Claudie éclate en sanglots muets, durs.)* A ce point... Quel âge as-tu ?

CLAUDIE. — Dix-huit ans...

MONNA. — Oui, tu le ferais... *(Un temps.)* Tu veux que je t'emmène ? Tu n'as pas peur ? Mes nerfs, mes caprices, mes colères ? Je suis un monstre, je t'avertis. On te l'a dit ?

CLAUDIE. — Je vous aime...

MONNA. — Inutile. Tu perds ton temps. Moi, je n'aime qu'une chose... Représente-toi ce que je pourrais être si, par hasard, cette chose-là me manquait... Et que tu sois là...

CLAUDIE. — Vous ne me verrez pas, vous ne m'entendrez pas ! Je serai votre ombre !

MONNA. — Je ne supporte que la mienne. Et encore : quand elle me sert.

CLAUDIE. — Je vous servirai !

MONNA. — A quoi ? Je n'aime pas les faibles. Ni le malheur... Et puis, là-haut, tu serais très seule. C'est loin de tout, dans les neiges... A cette saison ce doit être dur ! Les courts soleils, les longues nuits...

CLAUDIE. — Je serai avec vous !

MONNA. — Même pas. *(Un temps. Elle se lève.)* Bah ! toi ou rien... je vous confondrai...

CLAUDIE. — Vous m'emmenez ?...

MONNA. — Ne me remercie pas... Je ne suis pas bonne... Viens demain au Ritz. Tamar se chargera de toi.

Elle a gagné le seuil du petit salon.

CLAUDIE. — Vous êtes mon bonheur !...

MONNA, *avec son petit rire.* — Tu crois ?

Elle a disparu. La porte se referme derrière elle. Seule, Claudie délire silencieusement de joie, elle en déborde. Elle ne peut plus se contenir et, d'un geste charmant et enfantin, elle cherche quelque chose de Monna à toucher, à remercier. Elle voit les chaussons de la danseuse et, se précipitant, elle s'en empare. Les yeux pleins de larmes et de sourires, elle pose passionnément sa joue sur les chaussons de soie.

RIDEAU LENT

DEUXIÈME PARTIE

CINQUIÈME TABLEAU

Avant que le rideau se lève : musique de Bach. Puis le rideau monte. La scène, éclairée uniquement par les reflets du feu de bois, est la « pièce de la danse », ouverte sur le ciel, décrite par Monna : nue, réduite au parquet brut, aux murs peints en ocre. Au fond, une baie géante à doubles vitres épaisses, que l'on peut dérober par une portière de soie blanche, donne sur le ciel et la neige. Proche, sur une large estrade, un magnifique piano à queue d'ébène verni. Côté cour, un escalier conduit au premier étage, où se trouvent les chambres. Côté jardin, une haute cheminée blanche où brillera toujours le feu. Sur la cheminée, un vase noir contenant des lys. Dernier plan cour, porte accédant à la salle à manger. Sous la baie et contre elle, un grand divan de la même longueur, blanc, couvert de fourrures. Devant la cheminée, un tapis de fourrure — une peau d'ours blanc — un fauteuil-club de satin noir, un pouf de même étoffe. Sur le piano, une grosse lampe moderne à abat-jour blanc. Appliques au mur qui suit l'escalier. Quand le rideau monte on voit Monna en déshabillé blanc d'étoffe mate et lourde. Elle est allongée à plat ventre sur le tapis, écoutant le disque. Brutalement, elle arrête le phonographe posé à terre. Tamar, en peignoir, est debout sur l'escalier. La nuit, proche l'aube...

TAMAR. — Monna...

MONNA. — Qu'est-ce que tu veux ? Pourquoi t'es-tu levée ? Je te défends de m'espionner. Tu es tout le temps à rôder autour de moi, derrière toutes les portes... Je ne peux plus le supporter !

TAMAR. — Excuse-moi... C'est cette musique... Je l'entendais depuis si longtemps... Tu sais l'heure qu'il est ?...

MONNA. — Change de chambre. Et si ça ne te suffit pas, va-t'en ! *(Mouvement de Tamar qui descend une marche.)* Oui ! Va-t'en ! J'exige d'être seule, entends-tu, de faire ce qui me plaît.

TAMAR. — Il y a dix nuits que tu ne dors pas...

MONNA. — Tu les as comptées ? Ah ! ce bruit que tu crois éviter et que tu fais, tes soupirs soi-disant discrets, tes mines... Il y a des moments...

TAMAR. — Je sais ! tu me hais... J'avais prévu aussi que tu me haïrais...

MONNA. — Oh ! être aimée, quelle prison... Ecoute, Tamar, va te recoucher. Demain, nous parlerons.

TAMAR. — Mais tu ne me parles plus... Tu ne t'en rends même pas compte...

MONNA. — Tamar... Est-il vraiment impossible que tu accordes un répit à ton dévouement, que tu prennes une espèce de vacance ?

TAMAR. — Comment peux-tu plaisanter... ?

MONNA. — Je ne plaisante pas. En ce moment, ce qu'il me faut, c'est de l'indifférence, de l'égoïsme... Je t'étonne ? Oui, je suis dans une période de ma vie où l'égoïsme, d'autrui surtout, me semble infiniment précieux... où je l'exige... Tiens : imite la petite.

TAMAR. — Ah ! oui... La petite...

MONNA. — Tu en es jalouse, bien entendu, comme tu as été jalouse de mes amants, de mes oiseaux. Le drôle, c'est que tu ne l'as jamais été de ma danse... Tu n'es pas subtile : tu t'entêtes toujours sur ce qui n'a aucune chance de danger pour moi... Tu ne seras pas jalouse de ma mort !

TAMAR. — Tais-toi !

MONNA. — Sois jalouse de la petite ! Après tout, tu as raison : elle mange, elle boit, elle fait des promenades à skis, elle engraisse et elle est heureuse. Sois jalouse ! Déverse sur elle ton trop-plein de maternité un peu belle-mère, mais pas sur moi. Moi, je n'en veux plus !

TAMAR. — Comme tu es malheureuse...

Un petit temps.

MONNA. — Voilà... Je t'ai blessée pour que tu le dises... Et tu as hésité, mais tu l'as dit... Et maintenant tu vas t'obstiner là, avec ton remords, sur ces marches, dans ton vieux peignoir qui ne m'attendrit plus... *(Bas :)* Mais va-t'en... *(Un temps.)* Tu es encore là ?

TAMAR, *elle descend, vient à Monna.* — Tu dansais, n'est-ce pas ?

MONNA. — Tu le sais. Pourquoi me le demandes-tu ?

TAMAR. — J'essayais de t'aider de ma chambre, comme lorsque tu étais petite et que tu faisais tes exercices... Je te voyais là, t'épuisant... Oh ! Monna...

MONNA. — Ne pleure pas surtout.

TAMAR. — Non... Mais je t'en supplie, rappelle-toi... Perrier avait recommandé...

MONNA. — Perrier est un fou. Je n'aurais jamais dû l'écouter, me laisser enfermer ici !

TAMAR. — Mais c'est toi qui l'as voulu ! Autrefois, c'est ici que tu te reposais le mieux...

MONNA. — Autrefois ! Et entre deux trains, avec des projets, du travail ! Aucun de vous n'a été assez intelligent pour sentir que le pire danger pour moi était justement ici ! qu'ici j'allais me heurter à tout : à mes disques, à mes albums de photos, à mes vieux costumes dans les placards — à moi !

TAMAR. — Mais alors, partons tout de suite, avant d'être bloquées par les neiges !

MONNA. — Et j'irai où ? J'ai dansé dans le monde entier ! Et puis, retrouver les gens, leur sale joie... Et il y aura partout des théâtres... Non... D'ailleurs je vais mieux. Si je ne me sentais pas continuellement surveillée par toi... Quand tu m'as interrompue je dansais mes variations de Bach. Et j'ai pu aller jusqu'au bout.

TAMAR. — C'est vrai, ma chérie ?... Comme j'en suis contente... Mais prends garde à ton cœur, au moins... Souviens-toi...

MONNA. — Non.

TAMAR. — Mais, Monna...

MONNA. — Non, non et non ! Je ne veux pas me souvenir ! Tu ne comprendras donc jamais

rien ? Mais voilà, la vérité, c'est qu'au fond tu ne me crois pas ! Tu t'imagines que je mens, que je me leurre, que vous m'avez tous à votre disposition ! Que vous me tenez ! Mais dis-le !

TAMAR. — Ma pauvre petite...

MONNA. — Dis-le ! Eh bien, tu te trompes ! Demain, si je voulais, je danserais demain !

TAMAR. — Mais oui ! calme-toi ! je t'en conjure ! tu as la fièvre !

MONNA. — C'est toi qui me tues !

Elle tombe assise sur le divan. Un temps. Tamar va s'asseoir à côté d'elle.

TAMAR. — Ecoute... Nous allons monter toutes les deux... Je te déshabillerai comme autrefois, je tiendrai ta main jusqu'à ce que tu dormes...

MONNA, *haussement d'épaules.* — Dormir !

TAMAR. — ... Et quand tu le désireras, nous reviendrons à Paris... Mais pour le moment il faut que tu t'accordes un peu de repos... Tu me le promets, mon amour ?...

MONNA, *elle a levé la tête.* — ... Ecoute...

TAMAR. — Quoi ? Je n'entends rien...

MONNA. — Ce chuchotement... Ce silence qui tombe dans du silence...

TAMAR. — La neige ?

MONNA. — Voilà ce qu'il me faudrait pour un ballet... Mais où trouver le musicien qui ait du génie, qui comprenne ça... Ah ! si je savais composer, moi !... C'est ça la bêtise : ne pas savoir créer, n'être que l'instrument, toujours, malgré tout... Je cherche aussi un décor : un ciel noir comme ici... et du blanc... Rien que du blanc...

Elle s'arrête, regarde derrière elle.

TAMAR. — Qu'est-ce qu'il y a ?

Un temps.

MONNA, *même jeu.* — ... Rien... Comme tu as l'air fatiguée, Tamar... Remonte te coucher.

TAMAR. — Mais toi ?

MONNA, *même jeu.* — Je suis bien ici... Laisse : tu sais bien que je ne peux plus supporter ma chambre... Au moins celles des palaces étaient toutes pareilles, je les confondais... Le temps ne s'y arrêtait pas... Sois tranquille : je vais m'étendre devant le feu...

TAMAR. — Et tu dormiras ?

MONNA. — Oui...

Tamar remonte lentement l'escalier. Aux dernières marches, elle regarde Monna.

TAMAR. — Tu dis qu'être aimé est une prison... Mais aimer, Monna...

Elle est sortie. Un temps.

MONNA *ne bouge pas, puis soudain.* — Sors. *(Encore un temps. Claudie écarte le rideau blanc devant la baie, fait un pas et se fige, la tête basse. Elle est en déshabillé. Monna ne se retourne pas.)* Depuis combien de temps m'espionnes-tu ?

CLAUDIE. — Je ne vous espionne pas...

MONNA. — Réponds.

CLAUDIE. — Je vous entendais de ma chambre... J'ai deviné... Je savais que vous me défendriez de venir... Mais je n'en pouvais plus...

MONNA. — Je t'ai posé une question.

CLAUDIE. — Je suis descendue dès la première nuit...

MONNA. — Pourquoi ?

CLAUDIE. — Il fallait que je vous voie danser...

Un temps.

MONNA. — Admirable. Ainsi il y a trois ans que tu appartiens à mon ballet, trois ans que tu travailles avec moi dans toutes les capitales, et c'est ici, tout à coup, que tu meurs d'envie de me voir danser... Au point que tu affrontes tout, que tu oses tout ; que tu te caches comme une voleuse... Tu me crois aussi bête que toi ! Tu veux que je te dise pourquoi tu étais là ? Tu espérais découvrir une pauvre hystérique mordant ses tapis ou prisant la coco devant son miroir ! Car c'est ainsi que tu te représentes, dans ton petit esprit, les coulisses d'une danseuse célèbre réduite au repos. Et ensuite tu l'aurais raconté à tes petits amis, avec des détails. *(Elle se lève, gagne le feu.)* Monte dans ta chambre. Nous en reparlerons.

Un temps. Claudie a un tremblement de tout son corps.

CLAUDIE. — ... Tout de suite...

MONNA. — Qu'est-ce que tu dis ?

CLAUDIE. — Tout de suite. Je vous en supplie. Je ne pourrai pas attendre... Je n'aurai plus de courage, après...

MONNA. — C'est bon. *(Elle s'assied dans le fauteuil près du feu, prend dans un coffret une cigarette, l'allume.)* Alors, vite. J'ai horreur des explications.

CLAUDIE. — Je ne suis pas une ingrate... Je ne veux pas que vous le croyiez...

MONNA. — Tu commences mal. J'ai horreur aussi de la gratitude.

Un petit temps.

CLAUDIE. — Vous m'avez sauvée... Je m'habitue à être heureuse... On s'habitue... C'est pour vous dire que je ne suis pas fière et que si, maintenant, vous me renvoyez, je ne sais pas comment je le supporterai... *(Mouvement de Monna.)* Oh ! ce n'est pas du chantage... A Paris, j'aurais encore pu me tuer, vous le savez bien... Mais à présent, je connais le bonheur... Alors, je ne saurais plus... J'aurais seulement un peu plus mal...

MONNA. — Ne fais pas de phrases.

CLAUDIE. — Je vous explique... Vous ne me connaissez pas... Il y a trois mois que je suis ici et pour vous je suis toujours l'entrechat 4, parce que je bronchais chaque fois là-dessus... Mais j'ai tout de même une figure... Regardez-moi : est-ce que j'ai l'air de mentir ? Il y a trois ans que je travaille avec vous, mais j'ai dansé depuis que je tiens sur mes jambes, par force. Oui, on m'a battue pour m'apprendre. Et on a continué... Alors, vous pensez, la danse... Je n'avais le temps que de m'occuper de moi : manger, dormir... Ce n'est pas si simple... Mais vous ne pouvez pas comprendre.

MONNA. — Crois-tu ?

CLAUDIE. — Et après la danse, ça a été vous, quelque chose d'effrayant, d'intouchable, de presque trop beau... Comme un diamant derrière une vitre... Oh ! je vous admirais, bien sûr, mais aussi vous me faisiez peur... Pourtant une fois, à Madrid, on nous avait mises à la porte de l'hôtel... Ma sœur est partie avec un homme... Moi, je ne savais pas où aller... J'ai vu une de vos affiches dans la rue... Je me suis mise contre elle... Et j'ai attendu le matin... Il me semblait que vous me gardiez...

MONNA, *elle fume.* — Très joli. Conclusion ?

CLAUDIE. — C'est le soir de l'Opéra que tout a commencé... Oui, quand nous avons dansé ensemble

et que j'ai cru que nous prenions feu en nous approchant de la rampe... J'ai compris que je ne pourrais jamais plus me séparer de vous... Mais je ne savais pas encore pourquoi...

MONNA. — Et à présent, tu le sais ?

CLAUDIE. — Oui... J'aime la danse !

MONNA. — C'est une nouveauté ?

CLAUDIE. — Pour moi !...

MONNA. — Tiens... Et, si j'ai bien compris, cela t'est venu en une dizaine de nuits, je ne compte pas l'Opéra... ? Comme dans les méthodes populaires : « Adorez la danse en dix nuits » ?

CLAUDIE. — Vous ne me croyez pas ?

MONNA. — Décidément, tu es une pauvre fille...

Un temps. Claudie la regarde, écrasée.

CLAUDIE. — C'est vrai... Vous êtes un monstre...

MONNA. — Sois modeste. C'est moi qui te l'ai dit.

Un temps. Claudie bondit vers l'escalier, s'arrête sur les marches, puis elle crie :

CLAUDIE. — ... Faites ce que vous voudrez !... Vous ne pourrez pas me reprendre mes nuits !...

MONNA. — Tes nuits ?

CLAUDIE. — Maintenant, tout m'est égal : je suis une autre... Le jour, je parle, je marche, ce n'est pas moi... Moi, j'attends... Les heures durent, je voudrais qu'il n'y ait plus jamais de soleil... Et puis, arrive enfin le moment : vous montez soigner vos oiseaux, Tamar s'en va... Et je me cache... Je vous entends parler là-haut... J'ai envie de crier, de vous dire que je suis là... Je n'ai même plus peur de vous... Mais il faut que je vous voie danser... Et vous dansez... Et vous entrez dans le miroir avec votre ombre... A ces moments-là, si vous m'aviez parlé, je serais tombée... C'est comme si j'allais mourir... Alors, vous voyez, c'est trop tard : vous m'avez donné la danse, je la garde !... Tant pis pour vous !... *(Un temps. Et, soudain, elle n'est plus qu'une petite fille.)* Pardon !

MONNA, *la regardant d'abord longuement.* — Tu sauras un jour qu'il faut éviter les scènes à effet ; c'est un manque de tact, dans la vie comme au théâtre. Je te crois. Tu n'es pas la première qui ait imaginé son propre miracle en me voyant danser. Seulement, c'est moi le miracle, et je l'ai payé de mon âme. Toi, tu n'as pas d'âme. Réjouis-toi.

CLAUDIE, *bas.* — Ce n'est pas vrai...

MONNA. — Tu es une bonne danseuse, un animal. Tu possèdes des muscles, une technique excellente et tu es belle. Moi, je n'ai jamais été belle... Pourtant, chaque soir, un coin du monde est beau grâce à moi... Par exemple, au moment d'entrer en scène je tremble... Tu n'as jamais regardé une salle de théâtre quand le rideau se lève ? Tous ces êtres, de l'orchestre aux galeries, qui se croient enfin cachés, libres... Et qui attendent d'être délivrés de leurs angoisses... Oui, je tremble... Et j'ai peur... Peur de ne pas savoir, de ne pas pouvoir leur donner l'oubli... Alors, je me jette dans la danse... Et je lutte avec eux, contre eux pour les aider à quitter la terre... Et je ne sais que j'ai gagné que lorsque je me réveille et que je les vois debout et pleurant... Voilà ma joie ! Je n'en ai jamais eu d'autre.

Un temps.

CLAUDIE, *criant.* — Apprenez-moi !

MONNA. — Est-ce qu'on apprend !

CLAUDIE. — Ne m'abandonnez pas ! Je suis seule !

MONNA. — Moi aussi !

CLAUDIE. — Je serai votre servante, votre esclave ! Faites-moi travailler !

MONNA. — Tu as travaillé ! On n'est pas deux fois moi, Ronelli.

CLAUDIE. — Mais moi, je suis jeune !

Un grand temps. Aussitôt, elle a compris l'horreur de son mot. Elle reste sans voix, figée... Monna la fixe. Elle se lève, va à elle.

MONNA. — Jeune ?... *(Elle s'empare de Claudie comme d'une chose.)* Ote ça ! *(Et comme elle ne comprend pas tout de suite, elle lui ôte son déshabillé qu'elle jette à terre.)* Mais ôte donc ça, je te dis ! *(La jeune fille est demi-nue dans une longue et soyeuse chemise de nuit.)* ... Regarde-moi... Tu m'as volé dix nuits et tu sais mon âge... Eh bien, danse maintenant, je le veux !... Danse !

Elle la projette hors d'elle et dans le même mouvement de papillon fasciné, Claudie s'élance dans un mouvement adorable et fou. Mais elle se souvient des mots. De la voix. Sur elle, elle sent le pesant regard de Monna. Il entrave ses pas, la paralyse. Elle se débat encore avec affolement... Tout à coup, elle se jette à terre, tout son corps devant le feu, et sanglote, le visage dans ses bras repliés. Monna a un étrange sourire, presque inconscient, de triomphe. Elle va devenir charmante, caressera maintenant cette belle bête qu'elle a blessée à mort... Une minute, peut-être, elle l'aimera. Elle ira au feu, s'assiéra dans le fauteuil. Un temps, elle ne bougera pas, la contemplant. Puis elle étendra la main, la posera sur la tête écroulée, suivra les magnifiques cheveux blonds. Dans la baie, la nuit hésite. Lentement, le jour monte sur les neiges.

CLAUDIE. — Je veux mourir !... Je veux mourir !...

MONNA. — Tu es une enfant...

CLAUDIE. — J'ai tout perdu !...

MONNA. — Tu n'avais rien... Tu oublieras...

CLAUDIE. — Jamais !...

MONNA. — Tamar a oublié...

Claudie reçoit le mot. Elle se relève sur ses genoux, hausse un jeune visage aveuglé de larmes...

CLAUDIE. — Tamar ?...

MONNA. — Elle aussi aimait la danse...

Un temps. La jeune fille rassemble ses forces.

CLAUDIE. — ... Je vous fais toutes mes excuses... J'ai été grotesque...

MONNA. — Mais non...

CLAUDIE. — Si... Vous avez dû bien rire...

MONNA. — Je ris mal. Ta sœur me l'a dit. J'ai souffert, Claudie...

CLAUDIE. — Vous !...

MONNA. — Comme toi. Autrement... Ne regrette rien. Toi, tu connaîtras l'amour... Tu vivras...

CLAUDIE. — Vous avez vécu...

MONNA. — J'ai dansé... Tu vivras... Après, l'on regrette...

CLAUDIE. — Pas vous !

Le premier sourire tendre de Monna. Un temps.

MONNA. — Non... Pas moi, tu as raison... Pas moi... *(Un temps.)* La danse... A cause d'elle je n'ai même pas eu d'enfance... Et toi ?...

CLAUDIE. — Non...

MONNA. — Les tournées... Ce père, que je cherchais toujours naïvement parmi les beaux messieurs des loges... L'éblouissement lointain de ma mère entre deux portants... Et le sommeil, n'importe où, dans les paniers de costumes, sur les longs genoux des danseuses, au creux de leurs jupes de gage... Si je n'avais pas eu Tamar... *(Un temps.)* Je te dis cela à toi, est-ce drôle... Mais au bord de cette nuit, rien n'est plus proche de moi que toi... Tu aimes ce que j'aime... Mais je ne te connais même pas... C'est vrai... Qui es-tu ?... Raconte-moi ta vie... Ta toute petite vie...

CLAUDIE. — Ce serait si long...

Un grand silence. Chacune dans sa solitude, elles rêvent. Une lueur rose monte dans la baie, grandit, les touche. Elles ont toutes deux, en même temps, le même réflexe de froid subit, le même regard vers la vitre.

MONNA. — ... Le jour... Tu avais déjà vu se lever le jour ?...

CLAUDIE. — Oui... Dans les salles d'attente des gares... Dans les rues...

MONNA. — Moi aussi dans la rue, à Milan, je crois, avec un homme... Je ne sais plus quel homme... *(Elle se lève, va vers la baie, tire largement le rideau. Un temps.)* Regarde... Le soleil... *(Claudie la rejoint. Le soleil les inonde, les confond. Monna, dans un élan d'ivresse physique, tend ses mains.)* Le soleil !... *(Et elle regarde ses mains. Elle détourne la tête avec une espèce d'horreur, regarde Claudie... Claudie ne voit rien, même pas le jour, mais, malgré son désespoir, le soleil est à elle, il lui appartient... Elle resplendit, pleine d'inconscience. Tout à coup :)* Mais couvre-toi donc ! *(C'est si brutal, le son de la voix est si changé, si rauque, que la jeune fille se réveille comme en sursaut, découvre cette femme vieillie qui la fixe. Elle se précipite vers son déshabillé laissé à terre devant le piano et s'en couvre étroitement, prise d'une pudeur bizarre et qu'elle n'analyse pas, comme si elle dérobait une beauté coupable. Puis elle regarde Monna. Celle-ci essaie de sourire, n'y parvient pas. D'un autre ton :)* Tu vas prendre froid...

Elles continuent à se regarder, à se comprendre... Puis Claudie, plus faible, perd contenance, recule peu à peu vers l'escalier.

CLAUDIE. — ... Je crois maintenant que je vais monter...

Encore un petit temps. Elles ne peuvent se quitter des yeux.

MONNA. — Si tu veux...

Claudie monte l'escalier, disparaît. Monna reste à la place où elle a été frappée... Elle se retourne enfin, lentement, vers la baie, hésite, puis hausse à nouveau ses mains vers le soleil... Aprement elle les examine... Puis soudain, violemment, d'un seul coup, elle tire le rideau... Noir brusque...

SIXIÈME TABLEAU

La lumière revient sur le même décor. L'après-midi. Ambiance claire. Soleil. Tamar, en scène, arrange des bûches dans la cheminée. On entend des clochettes au dehors, des hennissements, tout le bruit joyeux d'un traîneau qui arrive, s'arrête. Tamar hausse la tête, se lève, va regarder par la baie. Son visage s'éclaircit brusquement, elle court vers la porte et sort. On entend des rires, des exclamations.

TAMAR. — Smoleff !...

SMOLEFF. — Tamar !...

TAMAR. — Comment ! C'est vous ! J'arrangeais le feu et...

SMOLEFF. — Par saint Baile ! Quel voyage ! J'avais beau crier : « Avance ! » à ce moujik, il n'entendait pas !

TAMAR. — Mais entrez donc ! Vous prendriez froid !

Smoleff paraît, un Smoleff plus que jamais Chaliapine, gris de cheveux, de pardessus géant, d'un complet sport américain et d'un feutre lyrique. Autour du cou un cache-nez de soie inattendu : rose bonbon. Il ne s'en sépare pas. Des guêtres, on se demande pourquoi.

SMOLEFF, *se secouant, frappant la neige de ses gants.* — Ah !... C'est une bonne surprise, ou non ?

TAMAR. — Smoleff ! Mais comment êtes-vous arrivé ?

SMOLEFF. — Vous n'avez pas entendu les clochettes ? Russie ! Russie ! Russie !...

TAMAR. — Mais pourquoi ne pas nous avoir averties ? Si nous avions su...

SMOLEFF. — Chut ! Je voulais arriver d'un coup et tout voir. *(Il entre complètement dans la pièce.)* Elle est là ?

TAMAR. — Elle est allée faire une promenade à skis.

SMOLEFF. — Trois mois sans nouvelles ! Je devenais fou !

TAMAR. — Vous savez bien qu'elle n'écrit jamais.

SMOLEFF. — Et le monde entier qui l'attend ! J'apporte des contrats plein mes poches ! Hurock a refusé d'emmener tout l'Opéra au Metropolitan à cause d'elle ! Et Paris ! Paris ! La Finzana, ses cabrioles espagnoles et ses châles ! La Dorokine qui a essayé de danser *la Mort du cygne* ! Une oie et Saint-Saëns ! C'était trop ! On les a sifflés ! C'est merveilleux ! Quand revient-elle ?

TAMAR. — Otez votre manteau. Chauffez-vous.

SMOLEFF. — Quand ? *(Il jette son manteau, son chapeau n'importe où, va à la cheminée, étend les mains vers le feu. Il ne s'assiéra pas. Agité, il marchera de long en large, toujours dans l'attente de Monna.)* J'ai soif. Autrefois il y avait de la vodka. Non ?

TAMAR, *un sourire.* — Il y en a toujours.

SMOLEFF. — Très bien. D'abord j'ai apporté la mienne. *(Il rit de son grand rire. Clochettes à nouveau. Elles s'éloignent.)* C'est le traîneau qui s'en va. *(Dos au feu, son regard encore autour de lui. Il prend possession de l'heure et de la pièce.)* Je suis content.

TAMAR. — Moi aussi, Smoleff !

SMOLEFF, *il s'assied près du feu, dans le fauteuil, et affirme.* — Elle est guérie !...

TAMAR. — Elle est encore très faible, très... *(Résolument :)* Smoleff, écoutez-moi bien : il ne faudra pas lui parler de la danse...

SMOLEFF. — Et pourquoi ?

TAMAR. — Surtout, il ne faudra pas la laisser danser... Nous avons vécu ici des mois effrayants... Les premiers temps, j'ai cru que je la perdais... Oui... Elle ne voulait plus quitter sa chambre... Elle restait couchée là, dans le noir, les rideaux tirés... Elle a failli devenir folle, Smoleff... Si vous l'aviez vue...

SMOLEFF. — Hé, je l'ai déjà vue folle ! Elle a du génie !

TAMAR. — Pas de cette façon... Pas ainsi... Vous savez bien que l'argent, l'amour, rien n'a compté pour elle à côté de la danse... Et cette fois il s'agit de la danse, vous comprenez... J'ai eu très peur...

SMOLEFF. — Tamar !

TAMAR. — Oui... Alors, j'ai menti... Beaucoup menti ...Grâce à Dieu, l'espoir lui est revenu...

SMOLEFF. — Mais... elle danse ?

TAMAR. — En secret, oui... Enfin, elle essaie...

SMOLEFF, *il se lève, heureux.* — Alors, tout est bien ! Tout s'arrangera !

TAMAR. — S'arranger ? Mais rappelez-vous : Perrier a dit...

SMOLEFF. — Je suis comme elle ! Je ne crois pas aux médecins. Ils m'ont condamné dix fois. Dans dix langues.

TAMAR, *elle le suit, s'assied sur le divan.* — Je vous en supplie ! Il faudra être très prudent, Smoleff, ne pas vous laisser entraîner par elle... Ne pas trop boire, surtout... C'est promis ? Quand vous buvez...

SMOLEFF. — *Da, da, da.*

Il lui embrasse la main.

TAMAR. — Je vous demande pardon... Je l'aime...

SMOLEFF. — Et moi !

Un petit temps.

TAMAR. — Smoleff ! C'est un autre être ! Je ne la reconnais plus !

SMOLEFF. — Et quoi donc ! Qui la connaît !

TAMAR. — Moi... Je le croyais...

SMOLEFF. — D'abord, personne ne connaît personne ! Et puis, elle ! Chaque fois que je me sépare d'elle et que je la retrouve, c'est une autre ! Un enfant ! Un elfe ! Un air de musique ! Une fois, à Buenos-Aires, pendant deux heures elle a été le trio pour harpes de Liszt, parce qu'elle allait le danser le soir. A Rome, quand je l'ai quittée pour toujours, vous vous souvenez ? Je lui avais jeté ma partition à la tête et elle m'avait appelé moujik !... Le lendemain, c'était un oiseau ! Elle avait des ailes et elle s'est posée sur moi comme sur un arbre ! Elle ne s'est même pas aperçue que j'étais revenu ! Ça m'a dégoûté de partir !... Je me demande ce qu'elle va être aujourd'hui.

TAMAR. — Une femme... Rien qu'une femme, malheureusement...

SMOLEFF. — Tant mieux, c'est plus facile. Mais laquelle ? Il y en a beaucoup dans les ballets. Si c'est *Gisèle*, très bon : elle a déjà été Gisèle. Mais si c'est *l'Invitation à la valse*, c'est la catastrophe ! D'abord, je crache sur Weber, et puis, dans *l'Invitation*, c'est une jeune fille, et je n'ai jamais connu que des p... Elles sont moins intimidantes !

TAMAR, *en riant, elle se lève, prend le chapeau et le pardessus de Smoleff.* — Ah ! Smoleff ! Allons, je vais dire aux servantes qu'elles préparent votre chambre.

SMOLEFF, *riant aussi.* — *Da* !

Elle disparaît. Smoleff, seul, a un regard inquisiteur autour de lui. Il tire de sa poche un flacon de vodka et boit une gorgée précipitamment. Puis il fait quelques pas, s'arrête devant le piano, le caresse. Il s'assied devant l'instrument, il prélude. Aussitôt, son visage devient grave et beau... Un grand temps. Il joue. Monna apparaît en costume de ski. Elle s'arrête derrière lui. Elle a un franc sourire de joie. Elle écoute. Son visage devient sérieux et pur comme celui du musicien. Enfin, il plaque le dernier accord.

MONNA. — Merci !...

Il se lève, va à elle qui lui tend les mains. Il les baise, les garde dans les siennes, la contemple...

SMOLEFF. — Et cette fois, c'est vous !

MONNA. — Qui croyais-tu trouver ? La Dorokine ?

SMOLEFF. — Qu'elle soit maudite ! Non... Je ne sais plus... Peut-être *la Chatte blanche* ou *le Cygne*... Je m'entends tellement mieux avec les animaux !

MONNA. — Tu ne trouves que moi. Tu es déçu.

SMOLEFF. — *Da* !...

MONNA. — Idiot. Alors ! C'est comme cela que tu nous arrives ? Au moins, toi, tu es toujours toi !

SMOLEFF. — Je dérange ?

MONNA, *riant.* — *Da* ! Tu as vu Tamar ?

SMOLEFF. — Elle prépare ma chambre.

MONNA. — Bon. Alors nous pouvons parler. Assieds-toi ! *(Il va s'installer sur le divan. Elle, radieuse, ôte ses gants, son mouchoir de tête, sa veste de fourrure.)* Eh bien !

SMOLEFF. — Quoi ?

MONNA. — J'attends ! Comment vas-tu ? Comment va Paris ?

SMOLEFF. — Moi, j'ai failli mourir parce que vous étiez partie. Et Paris, il est malade : il a la Finzana.

MONNA. — Le pauvre !

SMOLEFF. — Alors il faut revenir.

MONNA. — Plus tard...

SMOLEFF. — Il sera mort. Tant pis.

MONNA. — Et les gens ? Mais parle donc ! Il faut t'arracher les mots !

Elle vient s'asseoir près de lui, sur le bras du divan.

SMOLEFF. — Les gens ? Les mêmes : ils attendent leur âme. Et ils ne sont pas pressés de la voir venir. Il y en a déjà beaucoup qui pourrissent et ils puent. Mais ils ne sentent pas leur odeur. Naturellement. Moi non plus je ne sens pas la mienne.

MONNA. — Comment me trouves-tu ? Changée ?

SMOLEFF. — Vous ? Le grand chignon, le petit cou, les yeux, le long corps, tout est pareil. C'est même extraordinaire ! *(Elle rit.)* Et le rire...

Il ferme les yeux. Il dit « merci » en russe.

MONNA. — Smoleff ! Ouvre les yeux, regarde-moi bien... *(Il la regarde, étonné.)* Comme si tu étais un journaliste...

SMOLEFF. — Femme ?

MONNA. — Homme... Les hommes sont plus dan-

gereux : ils mentent plus mal... Regarde-moi... *(Smoleff se prête au jeu, se renverse un peu vers le fond du divan.)* Je suis seule, je me laisse aller... Je ne songe pas à m'essuyer les ailes du nez, à relever la peau de mon front... J'oublie mes veines sur mes mains... Oui... Regarde mes mains... — Dis un âge. *(Il va le dire, peut-être. Elle se lève vite.)* Non ! Nous allons boire comme lorsque j'arrivais chez toi, tu te rappelles ?... Les nuits de cafard...

SMOLEFF. — De rupture... *da.* J'étais heureux... Quand je n'étais pas encore saoul.

MONNA. — Comme tu l'étais toujours... Vodka ?

Elle se lève.

SMOLEFF, *désespéré.* — Je ne bois plus...

MONNA. — Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu es malade, comme ton Paris ?

SMOLEFF. — Je ne bois plus.

MONNA. — Mais c'est une conversion ! C'est ta Cypriote du Casino ? Tu la féliciteras ! Parce que je pense que c'est toujours Lucia ?

SMOLEFF. — Je la hais. Tous les matins de Dieu je la jette hors de mon lit à coups de pied, et tous les soirs je l'y retrouve qui mange ses saletés grecques. Un jour, elle s'empoisonnera enfin, et je la roulerai morte dans l'escalier. Non. Je ne bois plus.

MONNA. — Tiens, tiens !

SMOLEFF. — Je ne veux plus être un cochon.

MONNA. — Alors il n'y a pas longtemps. La dernière fois que je t'ai vu chez toi tu jouais du Chopin tout nu et tu arrosais le clavier de tes larmes. Mais dis donc : c'est toi qui as changé, tu ne bois plus, tu ne parles plus... Et même pas de la danse... Car je te ferai remarquer que tu ne me parles pas de la danse... Il est vrai que tu as vu Tamar...

SMOLEFF. — Tamar ?

MONNA. — Eh oui ! cette bonne vieille Ta... *(Smoleff grimace.)* Ne fais pas ton tic... Elle t'a défendu de me parler métier, hein ?...

SMOLEFF. — Moi ?

MONNA. — Voilà !... Ah ! ces braves gens qui vous aiment... Elle me croit très malade, n'est-ce pas ? Perrier lui a dit que je ne pourrai plus danser ?

SMOLEFF. — Mais jamais...

MONNA. — Ne crie pas. Elle a peur ?... Et toi aussi, tu as peur... Non ?...

SMOLEFF. — Non ! J'ai dit non !

MONNA. — Parfait. *(Un temps. Elle va à la cheminée, tend les mains vers le feu.)* Je vais rentrer à Paris, Smoleff.

SMOLEFF, *debout.* — Ah !

MONNA. — Tu vois que tu as eu peur... Pas tout de suite : nous allons être bloqués par les neiges. Oui. Tu ne le savais pas ? Tu es arrivé juste à temps, avec ton habituel à-propos ; tu augmenteras le nombre des prisonniers...

SMOLEFF. — Des prisonniers ?

MONNA. — Qu'est-ce que tu crois que nous sommes ici ? Enfin ! Pendant ce temps on va recommencer à trouver partout, sur les meubles, sur les planchers, ton papier à musique, tes partitions toujours déchirées, la cendre de tes cigarettes et le rond poisseux de tes verres... Car tu vas boire, bien entendu, et tu seras ivre, et nous nous souhaiterons mutuellement la mort ! Et nous parlerons de la danse, de la danse et encore de la danse ! *(Un petit temps. Elle se laisse tomber dans le fauteuil.)* Ça a été très dur, Smoleff...

SMOLEFF. — Je sais...

MONNA. — Non... Maintenant, je pèse, comprends-tu... J'ai un corps...

SMOLEFF. — Moi aussi.

MONNA. — Tu es musicien... Un corps... Et il s'use... *(Petit temps.)* Tu m'as trouvée vieillie ?...

SMOLEFF. — Quoi ? J'ai été ébloui ! Ebloui !

MONNA. — Tu m'agaces ! Tu n'as pas fait attention à tes mots...

SMOLEFF. — Mes mots ? Quels mots ?

MONNA. — Quand tu es arrivé... Tu m'as dit que tu m'avais retrouvée, Smoleff, entends-tu ? Retrouvée ! Pour la première fois ! Avant, ce n'était jamais moi que tu retrouvais... Voilà... C'est sérieux... Maintenant, il ne va plus s'agir seulement de travail, d'exercices, d'étirements à la barre... Enfin, la cuisine... Il faudra ménager le souffle, compter avec le cœur... Ne pas souffrir, surtout... Être habile !... Habile !... Économe !... Quelle horreur !...

SMOLEFF. — Mais je ne comprends pas ! Il n'y a pas plus jeune que vous ! Quelle est la danseuse qui oserait tenter de vous remplacer, hein ? Même en doublure ? La Dorokine ?

MONNA. — Ah ! laisse la Dorokine...

SMOLEFF. — La Finzana !...

Un temps.

MONNA. — Quelquefois... La nuit...

SMOLEFF. — La nuit ?...

MONNA. — ... Rien... *(Elle se lève, rapide, change de ton.)* J'ai envie de me teindre en roux... Qu'en penses-tu ?... Bah !...

Un petit temps.

SMOLEFF. — Il faut rentrer à Paris, Monna. Tout de suite.

MONNA. — Tout de suite ? *(Son visage s'est illuminé. Il se rembrunit aussitôt. Elle se détourne.)* Non... Moi aussi, j'ai peur...

SMOLEFF. — Et de quoi ? Vous avez eu un accident. Toutes les danseuses ont des accidents !

MONNA. — Il n'y a pas que cela... J'ai peur de ma peur... A présent, je la connais, je l'ai vue en face... Je ressemble aux autres... Je ne serai jamais plus la même, Smoleff...

SMOLEFF. — Allons donc ! Mais c'est imbécile ! Demain...

MONNA. — Demain ?...

SMOLEFF. — ... Mon amour... Écoutez-moi... Voulez-vous m'écouter...

MONNA, *lui entourant le cou de ses bras.* — Chut... — Je te fais une jolie réception, tu ne trouves pas ? C'est ta faute aussi... Tu es là...

SMOLEFF. — Oui... Je suis là, Monna...

Elle s'oblige à sourire, pose affectueusement sa main sur l'épaule de Smoleff, sans le regarder.

MONNA. — Mon vieux...

Un temps. Elle se détourne, va s'agenouiller sur le divan et regarde par la baie. Smoleff la fixe. Il rejoint Monna.

SMOLEFF. — Comment vivez-vous ici ?

MONNA. — Je te l'ai dit : d'abord ça a été très dur... A présent je m'y fais, je suis les conseils de Perrier : solitude, repos... Quelquefois, je sors ; je m'en vais toute seule sur mes skis... Quand je ne m'essouffle pas... Ou je reste là, devant mon

feu... Tu ne peux pas imaginer ce qu'on voit dans le feu en regardant bien... Longtemps... Je n'écoute même pas la radio... Je n'ouvre plus mes lettres.

SMOLEFF. — Vous ne travaillez pas ?

MONNA. — Si...

SMOLEFF. — Et ?...

MONNA. — Je danse... *(Un temps.)* J'avais besoin de toi, Smoleff...

SMOLEFF, *il s'assied près d'elle, transporté.* — De moi, Monna !...

Claudie paraît sur l'escalier. Costume de ski. Elle descend en courant. A leur vue, elle fait halte.

CLAUDIE. — Excusez-moi...

MONNA. — Mais tu n'as pas à t'excuser... *(A Smoleff :)* Je l'avais oubliée, tu vois. J'ai aussi cette enfant. Tu la reconnais ?

SMOLEFF. — Ah ! oui ?

MONNA. — Non ! Tu ne la reconnais pas... Claudie Ronelli.

CLAUDIE. — Entrechat 4.

SMOLEFF, *éclairé.* — Ah ! parfaitement !

CLAUDIE. — Vous voyez... Il a suffi de préciser...

MONNA. — Tu sors ?

CLAUDIE. — Je descends jusqu'au village... Je venais vous demander si vous aviez besoin de quelque chose...

MONNA. — Merci.

CLAUDIE. — J'ai rangé vos photographies...

Elle dépose timidement l'album sur le piano.

MONNA. — Bonne promenade.

Claudie s'en va. Un temps. Monna continue à la suivre des yeux. Smoleff observe Monna. Un temps.

MONNA. — Elle est belle, n'est-ce pas ?

SMOLEFF. — Très belle.

La lumière baisse et remonte sur le même décor.

SEPTIÈME TABLEAU

La nuit, après le dîner. Tamar entre, un petit ouvrage de tricot à la main. Elle porte une robe de velours noir. Elle s'assied dans le fauteuil. Claudie trie une masse de photographies devant le feu. Elle a gardé son costume de ski. La grosse lampe, sur le piano, est allumée. Le vent souffle.

TAMAR. — Cette nuit, les filles ne regagneront pas le village. Je les garde. C'est trop dangereux. Tout à l'heure, elles croyaient que je ne les voyais pas : elles sont sorties sur le seuil et elles riaient, la tête renversée, la bouche pleine de flocons...

CLAUDIE, *sans se détourner de son travail.* — La neige tombe toujours ?

TAMAR. — Il y en a déjà plus d'un mètre contre la grande écurie. Le cheval s'inquiète et frappe le mur... Ce matin le gardien m'a dit qu'un aigle avait survolé la maison, plus bas que d'habitude. Il allait lentement, comme s'il nageait, les ailes presque immobiles... C'est signe de tempête.

CLAUDIE. — Les oiseaux, ici, doivent la sentir. Ils ont peur, ils se rapprochent les uns des autres et ne chantent plus... Ils ne bougent même pas quand Madame leur parle ou qu'elle allume les lampes, près de la cage, pour leur faire croire au soleil...

TAMAR. — Cette fois, elle ne pourra pas les garder. La saison est trop dure. Mais elle les fera vivre quand même longtemps... Elle a un charme pour les oiseaux...

CLAUDIE. — Un charme ?...

TAMAR. — Oui... Les indigènes l'avaient remarqué à Bâli... Les pigeons des radjahs descendaient des arbres et se perchaient sur ses épaules... Et elle riait, couverte de plumes, dans le carillon de leurs petites clochettes d'argent...

CLAUDIE. — Elle riait ?...

TAMAR. — Elle sait rire quand elle veut. Mais presque jamais avec les hommes. Avec la montagne, ou la mer, les fleurs, les animaux... Elle est douce avec eux...

CLAUDIE. — Douce ?...

TAMAR. — Oui, elle peut être très douce... Surtout avec les enfants ... Toi, tu as toujours peur d'elle... Pourquoi ?...

CLAUDIE. — Peut-être parce que je ne suis plus une enfant et pas encore un oiseau...

Un petit temps.

TAMAR. — Il ne faut pas avoir peur... Qui sait... Peut-être est-ce elle qui a peur...

CLAUDIE. — Elle !...

TAMAR. — Il y a tant de façons...

Un temps.

CLAUDIE. — La nuit je rêve qu'elle danse avec moi et je n'ai plus peur... On n'entend pas la musique... C'est comme si nous étions mortes... Et que nous sentions seulement nos âmes danser...

Monna paraît sur l'escalier, une cigarette à la bouche. Elle porte une robe du soir dans la coupe longue et collante qui lui est particulière. Elle descend. Tamar la regarde descendre.

TAMAR. — Tu fumes trop, chérie...

MONNA. — Laisse...

TAMAR. — Où est Smoleff ?

MONNA. — Là-haut... Il boit, probablement...

TAMAR. — Ecoute, Monna... Tu devrais l'empêcher... Tout à l'heure, pendant le dîner, il a déjà beaucoup bu... Il était très excité... Tu peux tout sur lui...

MONNA. — Il n'est drôle que quand il a bu... *(Petit temps.)* Et puis, c'est ta faute. Pourquoi lui as-tu rappelé cet anniversaire ? D'abord, je déteste ce genre de manifestations. C'est toujours sinistre.

TAMAR. — Pour moi, le jour où tu es née est un jour de joie...

MONNA. — Pour toi.

Un temps. Tamar laisse tomber son ouvrage sur ses genoux. Monna va au piano, joue quelques mesures, debout.

TAMAR. — Tu te souviens ? Quand nous sommes passées à Constantinople je t'ai montré la maison... Toute vieille, toute petite, avec un jardin plein de cyprès qui descendait jusqu'au Bosphore... La chaleur tombée, ta mère et moi, nous allions écouter les chanteurs sur l'eau... Je n'ai jamais été si heureuse... Je t'attendais...

MONNA, *elle s'est arrêtée de jouer.* — Comme maman a dû m'en vouloir...

TAMAR, *gênée.* — Oui... Mais, tu comprends, elle était très jeune... Et puis, Diaghilev, en l'apprenant, est devenu comme fou. Elle devait créer *Fantasia*, tu sais, avec Nijinski... Je le vois encore. Il criait si fort que les servantes ont pris peur et se sont enfuies ! « Valéria Vaslova, il faut choisir ! Être une femme ou un génie ! »

MONNA. — Il avait raison, le vieux diable.

TAMAR. — Toi, tu as choisi...

Elle soupire. Le vent monte. Sauf Claudie, elles regardent la baie. Tamar baisse la tête, reprend son tricot. Un temps. Monna se lève et se met à marcher de long en large, nerveusement. Par moments son regard pèse sur Claudie... Enfin elle s'approche d'elle, regarde par-dessus son épaule, tout en fumant... La jeune fille ne l'a pas entendue venir...

MONNA. — C'est moi, là ? *(Claudie tressaille, se retourne.)* Tu dors ?

CLAUDIE. — Oh ! non... Mais j'avais fini de ranger... Alors, je regardais... *(Elle lui tend les photos. Monna les prend, les regarde.)* C'est *la Bacchanale*, à New-York, au Metropolitan... *Les Sylphides... La Jeune Fille et la Mort...*

TAMAR. — Le Metropolitan... Une espèce de cathédrale, pleine d'ombre aux répétitions, et qui sentait le fard...

CLAUDIE, *même jeu.* — L'Opéra, à Paris...

TAMAR. — Ce n'est pas au Metropolitan que tu t'es blessée au genou ?... Non. C'est à la Scala de Milan. Tu as été si courageuse ! Tu ne t'es pas arrêtée un seul jour... Ah ! que j'ai pleuré !...

CLAUDIE, *montrant les photos.* — *Les Préludes...* A Valparaiso ?...

TAMAR. — Valparaiso ! Tu te rappelles ? La foule qui t'acclamait dans ton train spécial !

CLAUDIE. — *La Fée...* A Coimbre...

TAMAR. — Les étudiants qui mettaient leurs capes sous tes pieds...

CLAUDIE. — Sumatra... Java... *L'Oiseau d'or...*

TAMAR. — Ta petite ombre bleue sous les palmes...

CLAUDIE. — *L'Invitation à la valse...*

TAMAR. — Vienne...

CLAUDIE. — *Cléopâtre...*

TAMAR. — Londres... Devant les rois...

Leur leitmotiv s'est croisé au-dessus de Monna immobile. Un temps. Elle regarde les photos que lui a passées Claudie. Soudain, elle s'approche de la cheminée, les déchire et les jette dans le feu. Le geste a été si brutal que les deux femmes n'ont pas de réaction immédiate. Puis elles crient. Tamar se précipite vers le feu et tente d'arracher les débris aux flammes. Claudie, instinctivement, a posé les mains sur les photographies qui restent, pour les protéger.

TAMAR. — Monna ! Monna ! Mais c'était toute ta vie ! Toute ta vie ! Pourquoi ?

MONNA. — Je n'aime pas les mortes... *(Smoleff, fredonnant, surgit en haut de l'escalier, le bras encombré de bouteilles. Il est en smoking. Mais sa cravate dénouée, ses cheveux en désordre attestent avant même qu'il ait parlé qu'en effet il a beaucoup bu. Mais il porte son ivresse en grand seigneur.)* Arrange ta cravate.

SMOLEFF, *sur l'escalier.* — Quoi ?

MONNA. — Arrange ta cravate.

SMOLEFF, *il descend. Il va déposer les bouteilles sur le piano avec respect et attendrissement.* — Eh, qu'importe ! J'ai trouvé la vodka ! Dieu bénisse ! Elle était dans mes partitions !

MONNA. — Et tu as déchiré tes partitions ? Tu as bien fait. Il y a toujours trop de musique.

SMOLEFF. — Pas la mienne. Moi, j'ai le cœur pur. *(Un ricanement de Monna.)* Quand je serai vieux, je me retirerai à Ploustock, en Ukraine, et je me ferai moine. Mais avant, je veux de moi un chef-d'œuvre. Et je l'ai fait. Ici. Champagne !

TAMAR. — Smoleff...

SMOLEFF, *tout à coup rugissant.* — Champagne ! Par tous les diables !

MONNA. — Eh bien, Tamar ? *(Devant le regard de Monna, Tamar baisse les yeux. Elle gagne à regret la porte dernier plan cour et sort. Smoleff braille une chanson russe. Claudie est saisie par lui et entraînée dans un tour de danse qui s'accompagne de nombreux frappements de talons. Tout à coup, il la lâche si violemment qu'elle va se rabattre contre le mur. Il rit d'une façon énorme. Elle en profite pour s'enfuir en riant et rejoint Tamar. Monna n'a pas quitté de l'œil Smoleff. Et à peine Claudie est-elle sortie:)* Ne fais pas l'imbécile. Tu as travaillé, c'est vrai ? A quoi ?

SMOLEFF. — Une valse !... Son titre : *Neiges* !

MONNA. — Pour moi ?

SMOLEFF. — Pour qui ? J'ai été inspiré... Vous vous rappelez : le premier jour : « Un flocon parmi les flocons »... Vous la danserez : Seule... Un projecteur... Et... La, la, la... La, la, la... La, la, la... La peine des hommes. La, la, la... La, la, la... Sans fin... Ni commencement... La, la, la... Déroulée... La, la, la... Enroulée... La, la, la... Déroulée... Attendez...

Il va vers le piano.

MONNA. — Tout à l'heure. Quand nous serons seuls.

SMOLEFF. — Pourquoi ? *(Tamar et Claudie rentrent portant un plateau et des verres qu'elles déposent sur le piano.)* Ah ! Champagne d'abord ! Après, vodka ! Ou ensemble, hé ? *(Il joue un air populaire russe très gai. Tout à coup, il se lève, remplit coupes et verres. Chacun prend le sien.)* At-ten-tion !

Il prend sa pose de grand chef d'orchestre. A part lui, le malaise créé par le geste antérieur de Monna pèse sur tout le monde. La gaîté fébrile de Monna l'accentue encore. Les sourires sont contraints. Les yeux se fixent sur Monna.

TAMAR. — Le bonheur, chérie !... Le bonheur !...

SMOLEFF. — La danse, bien entendu !... La danse !... *(Un temps. Smoleff donne le signal.)* Attention ! Un, deux, trois ! Hep !

Rire de Claudie.

MONNA. — Et toi, Claudie, que me souhaites-tu?

Tout le monde regarde Claudie.

CLAUDIE. — Je ne sais pas... Vous avez tout... *(Un pauvre sourire.)* Peut-être... La paix ?...

Silence. Monna la fixe.

MONNA, *autre ton.* — Je te remercie... Alors, la grande, n'est-ce pas... Celle dont on ne se lasse jamais... Et tu viendras me porter des fleurs...

CLAUDIE. — Comment... ?

Un petit temps glacé.

TAMAR. — Monna... Mais je ne crois pas que...

MONNA, *toujours le regard sur Claudie.* — Qu'est-ce que tu ne crois pas, Tamar ?

TAMAR. — ... Mais que Claudie...

MONNA. — Naturellement... Mais elle a été un peu maladroite... Cela lui arrive... D'ailleurs, c'est moi la coupable : on ne m'a pas assez habituée à la vérité...

CLAUDIE. — Madame...

MONNA. — Cette brave vérité... *(A Smoleff :)* Qu'en penses-tu, Smoleff ?

SMOLEFF, *ailleurs.* — Quoi ?

CLAUDIE. — Madame !... Je ne voulais pas... Je ne pensais pas...

MONNA. — Je t'en prie... L'incident est clos... *(Un temps.)* Par exemple, tu me permettras une petite observation... Sur un tout autre sujet... Ma chère Claudie, tu affiches à mon égard une très vive gratitude. J'en suis touchée. Cependant, à mon prochain anniversaire — si je vis encore — je te conseille de t'habiller... Oui. Mes amis, qui te valent, ont bien voulu prendre cette peine... De plus, je donne tes robes, je crois... Sur ce, bois et n'en parlons plus...

Un grand temps. On boit. Claudie se détourne et, avec une espèce de cri sangloté, elle monte l'escalier et disparaît... Tous l'ont suivie des yeux. Un temps.

TAMAR. — Monna... Tu lui as fait beaucoup de peine, je crois...

Monna tourne lentement son regard vers elle.

MONNA. — Toi aussi ?... Eh bien, mais va la consoler, Tamar... Va... Bonsoir.

Monna se détourne, va au divan. Atteinte, Tamar reste d'abord immobile. Puis elle se dirige gauchement vers l'escalier. Là elle a une idée et revient vers la cheminée, s'agenouille, ramasse les photographies éparses, a un sourire misérable vers le dos de Monna, vers Smoleff qui boit.

TAMAR. — ... Les photographies...

Elle les emporte, serrées contre sa poitrine, et monte, appuyée à la rampe.

MONNA, *quand Tamar a disparu et sans se retourner.* — Donne-moi à boire.

Smoleff, qui a perçu malaisément toute cette scène, sent malgré lui l'angoisse ambiante. Il allait vers Monna, s'apprêtait à lui parler.

SMOLEFF. — Champagne ?...

MONNA, *de même.* — Vodka.

Il verse la vodka dans un verre et le porte à Monna. Il revient et se sert largement... Il boit. Il va se verser un nouveau verre lorsqu'il s'aperçoit que la bouteille est vide. Un grognement. Il en prend une autre et se sert.

SMOLEFF, *le verre en main.* — Monna... Je voudrais que... Je n'ai pas très bien compris...

MONNA. — Quoi ?

SMOLEFF. — Cette petite... ? Tout à coup elle est partie...

MONNA. — Smoleff. Tu comptes me parler longtemps de cette petite ?

SMOLEFF. — Moi ? Non, bien entendu... Mais je...

MONNA, *lui rendant son verre.* — Alors ? Joue-moi ta valse. *(Le vent souffle. Smoleff reprend la bouteille et se verse un nouveau verre. Comme il va le boire :)* Assez. Tu as déjà trop bu.

Il hésite, va reposer le verre... avec un sourire incertain vers Monna.

SMOLEFF. — Le... Le dernier !... *(Et il boit. Enfin il s'assied au piano. Et, comme toujours, le miracle a lieu : Smoleff sort de Smoleff. D'abord, il esquisse, puis, d'une attaque magnifique, il entame la valse. Et voici qu'elle se déploie comme un filet de plus en plus géant, un filet de voluptés et de mort. Monna écoute... Soudain elle s'avance au centre de la scène et se fixe dans la glace invisible. Elle lève les bras au-dessus de sa tête, s'allonge dans un mouvement idéal vers le ciel. La lumière la cerne d'un halo féerique, projette son ombre au zénith... A peine si un reflet sort du noir, là-bas, la face extasiée de Smoleff, de Smoleff qui oublie tout et la regarde, riant de son grand rire de gorge. Il n'appartient plus, lui aussi, qu'à son art féroce... Elle s'élance. D'abord très lente, la valse s'empare d'elle et, sauvagement, follement, ponctuant le rythme de mots russes, Smoleff presse le mouvement de plus en plus vite, de plus en plus vite. Et — c'est très bref — tout à coup elle tombe en arrière, d'un jet. Smoleff, dégrisé, livide, est debout, les mains encore sur le clavier. Le dernier accord meurt dans ses doigts. Silence énorme.* Monna ! *(Déjà il a bondi et l'a ramassée. Une seconde, il hésite, la tenant dans ses bras, il regarde où la déposer. Puis, avec d'infinies précautions, il la porte sur le fauteuil, met des coussins derrière sa tête. Passionnément, il la fixe, couvre ses mains de baisers. Un grand temps. Enfin elle ouvre les yeux, le regarde.)* Mon amour... Ce n'est rien, ma petite fille... Rien... Tu as pu aller jusqu'au bout... Il ne manquait que quelques mesures... *(Elle continue à le fixer. Un cri de Smoleff :)* Et puis non !... Ce n'est pas vrai... Mais c'est de ma faute ! Je te dis que c'est de ma faute ! J'étais saoûl ! Je ne savais plus ! Je n'ai pensé qu'à moi ! qu'à moi ! J'ai pressé le rythme comme un sauvage, comme un fou ! J'ai failli te tuer ! Pardon ! Je suis une brute, Monna ! Une ignoble brute !... Ecoute-moi, ma chérie... Tu m'écoutes ?... Tu as recommencé à travailler trop tôt, voilà tout ! L'art, la beauté, c'est très joli, mais nous ne sommes tout de même pas des esclaves !... En tout cas, esclaves ou non, je te jure bien que tu vas prendre des vacances, toi, et de vraies vacances, loin d'ici, de ta sacrée barre et de ton miroir ! Je te ferai oublier ton métier, tu verras !... Du reste, de mon côté, je t'avertis que c'est réglé : dans un an je plaque tout et...

MONNA. — ... Et dans vingt ans, si tu vis, tu te saoûleras encore et tu aligneras tes notes... Tu mourras entre tes bouteilles... sur ton piano...

SMOLEFF. — Je suis lâche... Toi...

MONNA. — Moi aussi... Je danserai... Combien de temps ?...

SMOLEFF. — Le temps qu'il te plaira. Si tu es raisonnable...

MONNA. — Voilà... Seulement, comme je ne serai pas raisonnable... *(Un temps.)* C'est injuste...

SMOLEFF. — Quoi ?

MONNA. — Déjà, d'être une femme... Et il faut qu'il s'y ajoute ça : l'âge... Cet émiettement de soi, pendant des mois, des années... L'agonie, qu'on

cache comme une sale maladie... Et, dès la jeunesse, savoir que cela viendra... Lutter... Se battre chaque jour avec son corps. Misère... Mais au moins, les autres, elles ont le temps de s'habituer, de se perdre, de se retrouver dans les glaces... Elles ne vieillissent pas d'un coup — sans mourir !... — Moi, si.

SMOLEFF. — Monna !... *(Un temps.)* Monna !... Regarde-moi... Pense à moi... Je suis là... Dis un mot et je te suivrai où tu voudras, je saurai te faire encore une vie heureuse... Mais oui : tu auras encore une vie heureuse, tu verras... Je t'adore... Personne ne te connaît mieux que moi... Je devinerai quand tu auras envie que je parle, ou que je me taise... Quand tu auras envie d'un homme... Je ne te gênerai pas... Il suffira que tu me supportes... Je serai ton chien...

MONNA. — Tu l'es déjà...

SMOLEFF. — Mais oui, méprise-moi... J'aime aussi ton mépris... Tu vois ; j'en suis là... Je t'appartiens... Rappelle-toi : j'ai tout supporté... J'ai connu tous tes amants : le Lord, le Russe qui s'est tué pour toi, le prince italien, cet imbécile qui n'avait pour lui que d'être beau... Et tes danseurs, tes animaux de choix qui duraient un jour et venaient se plaindre à moi ! — à moi ! — et qui me questionnaient : « Qu'est-ce que j'ai fait ? Elle ne m'aime pas ! », comme si tu pouvais aimer... Mais moi, je ne te demande pas de m'aimer !

Un temps.

MONNA. — Trop tôt. *(Il la regarde.)* Oui : trop tôt... Je ne suis pas encore la loque que tu crois, Smoleff... que tu imagines...

SMOLEFF. — Monna...

MONNA. — Mais faut-il que j'aie l'air vaincue pour que tu oses m'offrir ton amour, toi... Car c'est cela que tu me préparais avec tes airs de bon copain... Jusque-là, tout de même, tu avais eu peur : tu ne m'avais écœurée que de ton désir... Mais tu avais toujours été prudent : tu ne m'avais pas parlé de ton amour...

SMOLEFF. — Prends garde... Je suis tout de même un homme...

MONNA. — Tu crois ? *(Un petit temps.)* Smoleff, veux-tu que je te dise ce que tu espérais ? Etre le dernier, enfin ! Le dernier... Prendre ta revanche... Trop tôt ! Trop tôt ! Je ne te donnerai pas cette joie... Tu ne seras jamais le dernier, Smoleff !

SMOLEFF. — Qui sait ? *(Soudain il est sur elle. Il l'embrasse sur la bouche. Elle n'a même pas eu à le repousser. Il est debout, hagard.)* Monna...

MONNA. — Imbécile... Tu pouvais rester mon ami...

Un temps.

SMOLEFF. — Je n'ai jamais été ton ami ! Je t'ai toujours souhaité tous les malheurs... L'autre jour, lorsque tu m'as demandé si tu avais vieilli, j'ai failli te répondre oui, pour que tu n'essaies plus de plaire à personne, pour que tu te contentes de moi... Je te hais... Je suis heureux quand tu es malade, quand tu souffres... Je te voudrais laide, je te voudrais pauvre, je te voudrais sans nom... Je te hais ! Je te hais ! Je te hais ! *(Il a un rude sanglot d'homme.)* Mon amour !...

Un temps.

MONNA. — Tu pleures... Et toi, tu n'as perdu que moi...

SMOLEFF. — Je ne t'ai pas perdue, tais-toi ! Je te garde ! Comment veux-tu que je vive sans toi ! *(Elle a un frisson.)* Tu as froid ?

MONNA. — ... Oui...

SMOLEFF, *il lui baise les mains, les caresse.* — Oh ! tes mains, mon adorée... *(Il se lève.)* Attends... Je vais t'envelopper dans tes fourrures...

Il va au divan, prend les couvertures, revient à Monna et l'enveloppe. Monna a fermé les yeux, il s'assoit doucement sur le bras du fauteuil, l'entoure de ses bras.

MONNA. — Si je pouvais dormir...

SMOLEFF. — Mais tu vas dormir...

Un temps.

MONNA, *déjà sa voix devient lointaine.* — Smoleff...

SMOLEFF. — Oui ?...

MONNA. — Ta valse... Je la danserai... Tu verras...

SMOLEFF. — Mais oui... Dors... Mon amour... Dors... Dors...

MONNA. — Je la danserai...

Elle s'est endormie. Un temps.

SMOLEFF. — ... Monna...

Noir progressif. La tempête monte. Mélancolique d'abord, douce, elle grandit peu à peu jusqu'au cauchemar. Quand la lumière remontera sur le même décor l'ouragan et la musique vont se nouer et atteindre au paroxysme. Smoleff est au piano.

HUITIÈME TABLEAU

Smoleff joue. La rumeur des airs emplit la maison, secoue les portes et les fenêtres, se lamente dans l'escalier. Les bois craquent, les rideaux se gonflent comme des présences. Le feu se tord dans la cheminée. Le piano est couvert de papiers à musique. Il y en a également sur le sol. Le désordre, qui suit fidèlement Smoleff, est installé dans toute la pièce. Les cendriers débordent et la cendre, agitée à tout vent, couvre les tapis. Lui-même est en veston d'intérieur, la chemise ouverte, mais l'écharpe rose obstinément fidèle autour du cou. Il grommelle en russe, la cigarette collée à la bouche. Eteinte, il en rallume une autre aussitôt. De temps à autre une de ses mains brasse l'air... Certainement il a l'impression d'être aussi grand que la tempête. Pas de lumière. Rien que celle, incertaine, fantastique, du feu. Un grand temps. Claudie paraît au haut des marches, dans l'ombre. Déshabillé clair, des chaussons de danse aux pieds. Elle pousse un léger cri, regarde Smoleff...

SMOLEFF. — Qui est là ? *(Elle se tait.)* Qui est là ?

CLAUDIE, *à mi-voix.* — C'est moi, monsieur Smoleff...

SMOLEFF. — Qui, toi ? On n'y voit rien !

CLAUDIE. — Claudie...

SMOLEFF. — A cette heure-ci ? Qu'est-ce que tu fais là ? Allume !

CLAUDIE. — Non !

SMOLEFF. — Eh ! Pourquoi ?

CLAUDIE. — Madame pourrait me voir... Ou Tamar...

SMOLEFF. — Et alors ! Tu commets un crime ? Tu peux crier, va ! Tu peux t'en donner, je te dis ; avec piano ou sans piano ! Elles ne t'entendront pas ! Ah ! casser quelque chose ici ! Mais il n'y a rien ! Alors !...

CLAUDIE. — J'étais descendue chercher un livre... Je ne pouvais pas dormir...

SMOLEFF. — Est-ce qu'on dort ? *(Il se lève, va à la baie.)* Écoute ça ! Est-ce beau ! Du Beethoven ! Et dans ses meilleurs jours ! *(Il revient au piano.)* Donne-moi à boire ! *(Claudie va prendre la bouteille de vodka sur le piano et le sert. Smoleff ramasse une feuille de musique.)* Tiens !... Tu lis en chaussons de danse, toi ?...

CLAUDIE, *vivement.* — Des vieux... C'est pour les finir...

SMOLEFF, *il tend encore son verre, puis le pose sur le piano.* — Ne reste pas pour moi. Je travaille. *(Et, marmottant des jurons russes, il balaie dans la pièce les papiers qui couvraient le piano.)* Où est mon premier mouvement ? Ces p... de filles ont tout rangé, comme d'habitude ! Impossible de rien trouver !

CLAUDIE, *elle ramasse une feuille de papier sur le tapis.* — Ce n'est pas cela ?

SMOLEFF. — Tu es une sainte ! F...-moi le camp ! *(Il joue quelques mesures, se dresse, déchire ses papiers.)* Je suis maudit ! C'est du Strawinski !

Il écrit, il fume, il boit.

CLAUDIE. — ... Monsieur Smoleff...

SMOLEFF. — Ne m'embête pas. *(Un petit temps.)* Qu'est-ce qu'il y a ?

CLAUDIE. — Je voudrais vous demander quelque chose... Mais si je vous dérange...

SMOLEFF. — C'est fait !

CLAUDIE. — C'est tellement important pour moi... Sans cela...

SMOLEFF. — Va donc.

Un petit temps. Puis elle rassemble tout son courage.

CLAUDIE. — Madame... ne vous a pas parlé de moi, monsieur Smoleff ?

SMOLEFF. — De toi ? Non. Pourquoi ?

CLAUDIE. — Elle ne vous a pas dit ce qu'elle compte faire de moi en rentrant ? A Paris, elle m'avait bien assuré qu'elle me reprendrait dans le ballet, mais...

SMOLEFF. — Eh bien, mais elle te reprendra. Elle te reprendra.

CLAUDIE. — Je ne sais pas... Je ne suis pas un sujet très intéressant.

SMOLEFF. — Tu es belle !

Claudie se détourne. Un temps.

CLAUDIE. — Monsieur Smoleff... Je vous ai menti... Je ne suis pas descendue pour chercher un livre... Je venais pour... pour danser, monsieur Smoleff...

SMOLEFF. — En pleine nuit ? Et c'est pour cela que tu te cachais ? C'est de la passion !

CLAUDIE. — Il ne faut pas qu'on me voie danser...

SMOLEFF. — Qui : on ? *(Silence de Claudie.)* Tu t'imagines que ça contrarierait Monna ? Mais, mon pauvre petit, elle passe son temps à travailler ! Tu peux danser toute la journée, va ! Par exemple, ne continue pas ton petit mystère. C'est un genre qu'elle n'apprécie pas.

CLAUDIE. — J'ai commis une faute. Il faut que vous le sachiez. Avant que vous arriviez, Madame descendait ici toutes les nuits et elle dansait... Je me suis cachée pour la voir...

SMOLEFF. — Et elle t'a pincée, naturellement ? Bah ! ce n'est pas un cas pendable. J'arrangerai ça.

CLAUDIE. — Je ne crois pas. Mais je ne me ressemblais plus... C'était... C'était comme si je défendais quelqu'un... De plus beau, de meilleur que moi... Un peu comme si c'était un homme que j'aimerais... J'ai défendu la danse... *Ma* danse !...

SMOLEFF. — Attends... Tu accumules... Tu veux dire que Monna... Enfin, que cela lui déplairait que tu danses ?... C'est ça ?... Mais réponds !

CLAUDIE. — Oui...

Un temps.

SMOLEFF, *il rit.* — Mon petit ! Tu ne crois pas que Monna est jalouse de ta danse ?

CLAUDIE. — Oh ! Monsieur Smoleff !

SMOLEFF. — Alors ?

CLAUDIE, *bas, après une hésitation.* — J'ai dix-huit ans...

Un temps. Smoleff la regarde. Il se met à marcher de long en large. Il va au piano, se verse un verre de vodka et boit.

SMOLEFF. — ... Viens ici... *(La jeune fille obéit.)* Regarde-moi... Dis-moi, tu as dansé déjà devant elle ? Tu me comprends : seule, en dehors du ballet ?

CLAUDIE. — Oui... La même nuit... Quand je lui ai dit... C'est elle qui m'a ordonné de danser... Et je n'ai pas pu ! Je n'ai pas pu, monsieur Smoleff.

SMOLEFF. — Naturellement.

CLAUDIE. — Mais vous ne me comprenez pas ! Elle m'a dit que je n'avais pas d'âme, et je ne peux plus danser *maintenant* ! Toutes les nuits je descends ici, comme elle, et j'essaie de danser... Mais il me semble qu'elle est là, je la vois... Et je redeviens l'idiote, l'ordure qui a peur de tout... Et je ne peux plus ! Je ne peux plus ! Je ne peux plus !

Un temps. Elle est tombée à terre, devant le divan. Elle pleure.

SMOLEFF. — Il faut t'en aller, mon petit...

CLAUDIE. — M'en aller ? Mais où voulez-vous que j'aille ? Et même si je pouvais partir, Madame ne me reprendrait plus après ! Et qu'est-ce que je deviendrais sans elle ? Il faut que je reste, vous entendez, monsieur Smoleff ! Je vous en supplie ! Ne l'en empêchez pas ! Je n'ai plus que cela pour vivre : la regarder, et puis, essayer encore, essayer...

SMOLEFF. — Claudie. Si tu restes ici, tu es perdue.

CLAUDIE. — Tant pis.

Un temps.

SMOLEFF, *il réfléchit, puis il va au piano et s'assied.* — Attends... Voilà... Oublie que je suis là. Danse. Si tu n'as pas d'âme, moi je te le dirai... *(Claudie se laisse tomber contre le divan, près du phono, petit tas sans forces.)* Danse !...

Il joue la valse. Claudie tremble. Avec une lenteur maladroite, elle se hausse peu à peu comme d'elle-même, d'abord agenouillée, ensuite debout, mais courbée encore. Elle enlève son déshabillé avec la même lenteur, le même corps appelé vers la terre. Elle danse. Et voici que la danse bondit avec elle, l'envoûte. Dans la pénombre une nouvelle

féerie irréalise la pièce, dont les murs semblent disparaître. On ne voit plus Smoleff. Il n'y a plus que la danse vivante, la danse rêve et oubli, la danse poème. Claudie, possédée, n'est plus elle-même. Sa forme blanche et éblouissante n'a plus de visage ; elle est elle et elle est Monna. Smoleff l'artiste ne se maîtrise plus. Disparu dans l'ombre, on entend en écho ses jurements russes, ses frappements de pieds et de mains. Cependant Monna apparaît. Au haut de l'escalier, elle se confond d'abord avec l'ombre. Elle avance. On distingue son corps vêtu d'un peignoir très long, blanc, qui accentue encore sa pâleur. Elle regarde Claudie. Smoleff, déchaîné, excité par l'alcool et la beauté qu'il découvre, Claudie, dans l'ivresse aussi, celle de la conquête, ne voient pas l'entrée de Monna. D'un dernier élan, Claudie lève les bras au-dessus de sa tête, s'allonge dans un mouvement idéal vers le ciel. La lumière la cerne d'un halo, projette son ombre au zénith. Monna allume les appliques au mur derrière elle. Smoleff, debout, se fige net. Claudie aussi. Un temps. A nouveau on entend l'assaut de la tempête. Claudie, fascinée, ne quitte pas les yeux de Monna qui la fixe.

MONNA. — Je t'avais déjà mise en garde contre le mauvais goût de certaines scènes. Mais il faut croire qu'elles te plaisent : tu en fais ta spécialité !

SMOLEFF. — Monna !... C'est moi qui...

MONNA. — Par exemple, tu es d'une école un peu vulgaire. L'art de séduire un homme mûr, assez taré et toujours ivre, est le b-a ba du métier ; on le déchiffre sur les trottoirs... Je souligne, une fois de plus, ton exquise délicatesse : cette petite scène charmante ayant eu lieu dans ma maison. Tu y gagnes un ami sérieux — du moins tu le crois — et tu m'auras permis de constater que si je t'épouvante, moi, tu danses en tout cas devant d'autres... Malheureusement, et je le regrette, en dépit de ton nouvel admirateur, je te confirme mon opinion : tu es une danseuse très ordinaire. Je m'en voudrais toutefois d'en priver le monde. *(Elle descend lentement l'escalier, marche sur Claudie.)* ... Finissons-en. Regagne ta chambre, habille-toi et fais ta valise. *(Un petit temps.)* Tu ne me comprends pas ?... Je te chasse.

Claudie est maintenant aussi pâle que Monna... Une seconde, elles se fixent encore, comme invinciblement enchaînées l'une à l'autre. La première, Claudie s'arrache à l'envoûtement, marche vers l'escalier. Elle monte. Quand elle a disparu Monna va vers la cheminée, tourne le dos à Smoleff. Un temps.

SMOLEFF. — Je n'ai pas voulu intervenir, Monna...

MONNA. — Tu as bien fait.

SMOLEFF. — Mais puisque nous voilà seuls... Je tiens à te prouver que jamais entre cette malheureuse petite et moi...

MONNA. — Je te ferai remarquer d'abord que tu n'es pas galant pour « la malheureuse petite ». Ensuite, que je ne me suis jamais occupée de tes coucheries.

SMOLEFF. — Au moins, tu me crois ?

MONNA. — Après ?

Un temps.

SMOLEFF. — Ce n'est pas possible, Monna. Tu ne vas pas chasser cette fille !

MONNA. — Vraiment ?

SMOLEFF. — Tu ne peux pas penser ce que tu as dit ! Je te connais !

MONNA. — Mal. Mais, pour le peu que tu me connaisses, j'espère que tu restes persuadé que je viens de dire, au contraire, beaucoup moins que je n'en pensais...

SMOLEFF. — Ne faisons pas de ceci quelque chose de tragique...

MONNA. — Avec toi ? Mais rien ne peut être tragique.

SMOLEFF. — Tout ceci est lamentablement simple ! Je ne pouvais pas dormir... Enfin... C'est par le plus grand des hasards que j'ai pu parler avec cette petite... Par exemple, elle m'a fait comprendre beaucoup de choses...

MONNA. — Je n'en doute pas... Et lesquelles, précisément ?

SMOLEFF. — Monna, cette enfant est malheureuse...

MONNA, *elle s'assied dans le fauteuil.* — Vraiment ? Je le regrette. Je lui ai donné ce qui m'a paru indispensable aux animaux de son espèce : la nourriture et le gîte. Il lui fallait plus ? Tu m'étonnes.

SMOLEFF. — Tu es injuste. Claudie n'est pas une bête. Elle souffre.

MONNA. — Les bêtes aussi. Tu n'es pas convaincant.

SMOLEFF. — Elle m'a raconté ce qui s'était passé entre vous l'autre nuit... *(Monna le regarde.)* Oui... Elle ne m'a rien caché : ses maladresses, toutes ses maladresses... C'est justement ce qui doit te prouver sa sincérité... Toi, si intelligente ! Elle est lâche ? D'accord. Mais tu l'as bien dit l'autre jour : nous aussi nous sommes lâches ! *(Il fait encore quelques pas, revient.)* Quant à sa danse, nous n'avions rien comploté, tu t'en doutes ! Elle m'a fait pitié, voilà tout. Je ne sais pas ce qu'elle s'était mis dans la tête... Elle avait perdu toute confiance en elle... A cet âge-là, tu sais, on ne distingue que les mots... Tu as été peut-être un peu dure...

MONNA. — J'ai été sincère.

SMOLEFF. — Tu es sûre ?

MONNA. — Quoi ?

Un temps.

SMOLEFF. — Monna, je suis très frappé... Il me semble que moi aussi je suis responsable...

MONNA. — Tu es sensible. Et puis tu as bu.

SMOLEFF. — Mais enfin, comprends que...

MONNA. — Je comprends très bien, Smoleff... Je comprends que toi, qui te dis mon ami, tu n'as pas hésité un instant à écouter les doléances de cette fille et à lui donner raison contre moi... Je comprends aussi que tu as supporté cette sale parodie, cette caricature, sans honte. Au contraire, peut-être même est-ce toi qui l'y as encouragée... Je comprends que tu me dégoûtes...

SMOLEFF. — Monna ! Il n'est pas possible que...

MONNA, *debout.* — Tais-toi !

SMOLEFF. — Ma chérie. Mais tu sais bien...

MONNA, *violemment.* — Ne m'approche pas ! Tu pues l'alcool !

SMOLEFF. — Ah ! C'est bon. Je n'insiste pas. Lorsque tu te butes de cette façon, il est inutile de tenter quoi que ce soit, de te faire admettre...

MONNA. — Puisque tu le sais...

SMOLEFF. — Il est tout de même de mon devoir... Monna ! Monna, je t'en prie... Pour la dernière fois... Aie pitié de cette petite...

MONNA. — Encore...

SMOLEFF. — Ma chérie... Tu es tout ce que j'adore... Tout ce que j'admire...

MONNA. — Allons, tu auras réussi à me faire rire...

SMOLEFF. — Tu ne peux pas, humainement, jeter cette enfant à la porte !

MONNA. — Tu verras...

SMOLEFF. — Réfléchis ! Elle n'a rien fait de vraiment coupable ! Au fond de toi, tu le sais bien... Et même si elle l'avait fait... Monna ! Toi si grande, si généreuse... *(Un temps. Silence de Monna.)* Ainsi, c'est irrémédiable ?... Tu vas commettre cette laideur ?

MONNA. — Ah ! cela suffit.

SMOLEFF. — Ce qui signifie que pour satisfaire à ton caprice, à ta rancune... je dois laisser partir, tout tranquillement, cette petite, l'abandonner à son sort... et rester là, les bras croisés ?...

MONNA. — C'est une attitude qui te convient.

SMOLEFF. — Peut-être qu'elle ne me convient plus...

MONNA. — Alors, pars avec elle.

SMOLEFF. — ... Très bien...

Il rafle au hasard ses papiers sur le piano, à terre, les entasse sous son bras et monte rapidement l'escalier.

MONNA. — Smoleff ! *(Il s'arrête sur le milieu des marches.)* Si tu le fais...

SMOLEFF. — Tu ne me reverras jamais, n'est-ce pas ?... Mais tu ne pourras tout de même pas m'empêcher de payer ma place quand tu danseras !...

MONNA. — Si tu le fais...

SMOLEFF. — Ma chérie, dis-moi que tu as eu tort ! Que tu lui pardonnes ! Que tu la gardes ! *(Monna se détourne.)* Je te plains... Malgré toi, tu as créé ton double... Il t'écrasera...

MONNA. — Bouffon !

SMOLEFF. — Maintenant, tu sais qu'elle a plus que du talent... Tu es jalouse !

MONNA. — Va-t'en !...

Un temps.

SMOLEFF. — Monna...

MONNA. — Va-t'en !

D'un élan maladroit et désespéré, Smoleff gravit l'escalier, disparaît. La tempête géante se rue sur la maison. Monna n'a pas bougé. Soudain, elle éclate d'un rire dément qui monte crescendo. *Tout à coup son rire se casse sur des larmes. Elle s'écroule contre le divan.*

RIDEAU

TROISIÈME PARTIE

NEUVIÈME TABLEAU

La loge de Monna avec son aspect de la première partie : les malles de tournées portent le nom en lettres noires, mais il n'y a plus de fleurs ni le désordre charmant et ordonné des chaussons de danse. Au lever du rideau, la scène est vide. Un temps. Tamar entre la première, suivie des Danseuses : Olga, Carlotta, Bella, Hilde. Tamar, dans son éternelle robe noire, très pâle, a visiblement une inquiétude extrême qu'elle maîtrise mal. Ses yeux ont pleuré. Elle prêtera à peine attention aux paroles des Danseuses, nerveusement, l'oreille tendue, guettant l'arrivée de Monna. Les Danseuses sont en costume de travail. Presque timides d'abord en présence de Tamar, dès sa sortie elles s'enhardiront, voleront sur leurs pointes à travers la loge, entr'ouvrant curieusement la porte sur le petit salon, lorgnant les objets sur la coiffeuse ou se campant devant le grand miroir à trois faces et esquissant des pas et des attitudes, non sans de nombreux regards inquiets vers le couloir. Evidemment, elles ont franchi très rarement le seuil de ce Saint des Saints et en profitent.

TAMAR. — Entrez... Madame va monter tout de suite.

CARLOTTA, *à mi-voix — les autres Danseuses l'imiteront ensuite.* — On a fait une bêtise, madame Tamar ?

TAMAR. — Je ne crois pas.

BELLA. — Vous étiez à la répétition. Vous avez bien vu que c'était l'autre groupe qui s'était gourré ?

TAMAR. — Il me semble, oui.

OLGA. — D'abord, moi, j'ai compris tout de suite qu'elles perdaient le nord, les Milanaises ! Avec leur méthode de Cachetti, elles se figurent toujours qu'il n'y a qu'elles, et puis...

BELLA. — Mon chou, le deuxième mouvement, je le connais peut-être. Ce n'est tout de même pas à moi qu'elles oseront raconter qu'on ne part pas sur le troisième temps !

TAMAR. — Ne vous énervez pas. *(A Hilde :)* Votre chausson, Hilde.

HILDE. — Oh ! *thank's*...

Elle l'arrange vivement. Un temps. Les Danseuses attendent. Figées, elles se permettent seulement le changement de pied qui est aussi celui des chevaux de race...

BELLA. — Madame Tamar... Est-ce que vous pourrez demander à la Régie pour mon service ?... J'ai des amis... Il me faudrait deux places en plus !...

LES DANSEUSES, *entourant Tamar.* — Oh ! moi aussi, madame Tamar ! Moi aussi ! *Also* !

TAMAR. — Je crois que ce sera impossible : tout est loué. Même les agences n'ont plus rien.

CARLOTTA, *frappant des mains.* — Ça va être formidable !

OLGA. — C'est vrai, madame Tamar, qu'il y aura le président de la République, les ambassades ? Enfin, tout le gratin ?

BELLA. — Et le maharajah de Kapurthala ?

HILDE. — Aoh ! Le maharajah ?

CARLOTTA. — Eh ben, dites donc ! Qu'est-ce qu'elles vont raconter les autres : la Dorokine, la Finzana !

OLGA. — Et celle qui imite tout le temps Madame, qui s'habille comme elle, qui fait semblant aussi de ne pouvoir plus supporter que les lys, la crotte !

BELLA. — Qui ça ?

OLGA. — Qui ça ? Tu ne connais qu'elle ! Elle a une dent en or en plein devant !

BELLA. — Ah ! la Rastelli !

OLGA. — Oui, la Clara ! Mes enfants, si elles s'amènent toutes, ce qu'elles vont en baver sur nous du fond de leurs loges !

BELLA. — Moi, je m'en fiche, j'ai mon talent.

OLGA. — Si tu n'as que ça !

Bella s'apprête à risposter vertement. Mais Tamar a ouvert la porte sur le couloir.

TAMAR. — Taisez-vous ! *(Les Danseuses ne bougent plus. Elles ont le même regard vers la porte.)* Non... Je croyais... *(Elle revient, mais l'angoisse l'emporte.)* N'importe, je descends... On pourrait avoir besoin de moi en bas... Mes petites, je compte sur vous : ne fatiguez pas Madame et surtout ne faites pas de bruit...

LES DANSEUSES, *toujours à mi-voix.* — Oui, madame Tamar... *Certainly...* Soyez tranquille, madame Tamar... Bien sûr...

Tamar s'en va. Elles esquissent sur son passage leur petit salut bref du genou. Dès qu'elle est sortie, les voix montent progressivement, les gestes se multiplient.

CARLOTTA. — T'as vu ses yeux ? Elle a pleuré !

BELLA. — Madame redanse, ma cocotte ! Tu te rends compte ce qu'elle se fait comme bile !

OLGA. — Elle n'a peut-être pas tort...

CARLOTTA. — Pourquoi ?

OLGA. — Attention ! Elle est capable de revenir en douce... Elle a tout du flic !

Elle va regarder à la porte, referme et revient. Mal à l'aise encore, elles attendent. Olga bâille, assise sur un des bras du divan. Hilde admire les objets de toilette sur la coiffeuse, puis va jeter un coup d'œil dans le petit salon par la porte entr'ouverte. Carlotta et Bella, devant le grand miroir, font des pointes.

BELLA, *elle chantonne et compte en dansant.* — Un, deux, trois... Un, deux, trois... Tiens ! C'est là qu'elles ont cafouillé...

CARLOTTA, *même jeu.* — Jamais de la vie ! Non ! C'est ici : regarde... Un, deux, trois...

OLGA. — Je me demande pourquoi elle nous fait venir...

HILDE. — *Yes.* Pourquoa ?

BELLA. — Peut-être qu'elle va nous manquer ?

OLGA. — Comptes-y !

CARLOTTA. — Alors, sûrement c'est pour nous augmenter. Quand elle nous fait monter...

HILDE. — Moi, je n'étais jamais venue ici.

OLGA. — Non, si elle nous attrape elle aura du culot... Elle ferait mieux de se regarder... Parce que depuis qu'on répète...

BELLA, *elle s'interrompt et vient rejoindre Olga.* — Ah ! tu as remarqué aussi...

OLGA. — Il faudrait être aveugle...

CARLOTTA, *accourant à son tour sur les pointes, avec ce mouvement charmant des mains en arrière du corps qui rappelle, chez la danseuse, les ailes de l'oiseau.* — Quoi ? Qu'est-ce que vous avez remarqué ? Moi, je n'ai rien vu !

OLGA. — Toi, tu es demeurée !

CARLOTTA. — Dis donc ! Pas plus que toi !

Bella leur fait signe violemment de se taire. Toutes regardent vers la porte. Un temps. Elles baissent à nouveau la voix, se rapprochent.

BELLA. — Tu crois qu'elle n'est pas guérie ?...

OLGA, *elle hausse dédaigneusement les épaules.* — Guérie ! Es-tu bête... *(Elle a encore un regard vers la porte.)* Elle est finie !

CARLOTTA, *un cri.* — Madame !

BELLA. — Prends donc garde !

OLGA, *à Hilde.* — Allez, toi, l'Engliche, guette à la porte ! *(Hilde proteste en un anglais volubile.)* Oh ! et puis, go ! Ne rouspète pas !

Hilde obéit en continuant à grommeler. Elle entr'ouvre la porte de la loge et regarde dans le couloir. Un moment elle restera fidèlement à son poste tout en essayant d'entendre la conversation des autres. Peu à peu, dévorée de curiosité, elle se rapproche et finira par se mêler à nouveau au groupe.

CARLOTTA. — Ce n'est pas vrai, tu entends !

OLGA. — Ah ! non ? Alors, tu ne l'as pas vue s'appuyer sur tout quand elle croyait qu'on ne la regardait pas ? Et avec ça, elle est blanche comme de la farine ! Et Tamar, tu l'as regardée, Tamar ? A croire qu'elle va crever... D'abord, depuis huit jours qu'on répète, est-ce qu'elle a dansé ? Pas une fois ! Elle a marqué tout le temps.

BELLA. — Et d'habitude elle s'esquinte toujours plus que nous !... C'est vrai !... Mais alors, qu'est-ce qui va se passer après-demain ?...

OLGA. — Oh ! après-demain elle s'en tirera ! C'est un phénomène... Elle truquera... Mais pour la suite, tu verras l'annonce...

CARLOTTA. — C'est toi qui verras ! Elle finira par te fiche à la porte, espèce de gale ! Elle ne danse pas ! Elle marque ! Elle a peut-être besoin de tes conseils, non ? Depuis huit jours elle s'occupe de nous, si tu veux le savoir, et elle nous trouve rudement moches, toi y compris ! J'ai vu son air : elle a failli encore éclater tout à l'heure. Et c'est encore bien chic qu'elle ne l'ait pas fait. Elle n'a pas voulu, sur le plateau, à cause des Milanaises, mais...

OLGA. — Vas-y donc, la Souris ! On te connaît, toi, c'est le grand amour ! Pour ce que ça rend !

CARLOTTA. — Tu m'embêtes. Et ce soir ce sera comme tous les soirs, et comme partout : elle n'aura qu'à paraître et elle nous écrasera. On sera de la crotte. Et ce sera bien fait !

OLGA. — Et ça ne te dégoûte pas !

CARLOTTA. — Moins que toi ! Tu crèves de jalousie ! Eh bien, crève ! Mais en attendant, fiche-nous la paix ! T'as compris ?

OLGA, *à Bella, ravie au fond.* — T'entends ça ? Et qu'est-ce que j'ai dit ? Eh ben quoi, c'est l'âge !... Nous aussi ça nous arrivera !...

CARLOTTA. — Pour nous, ça ne sera pas la même chose !

OLGA. — Bien sûr ! Quand ça sera notre tour de fiche le camp, ça n'ameutera pas les journalistes ! Ils ne feront pas la queue, ma belle, pour savoir si tu deviens ouvreuse ou bien dame des lavabos ! Tandis que pour elle...

CARLOTTA. — Elle, c'est elle ! Et ce sera toujours elle, malgré toi !

OLGA. — Oh ! zut !

Un temps. Sur ce mot, elles ont encore regardé la porte. Hilde y est encore... Silence.

BELLA. — Après tout, on se fait peut-être des idées...

OLGA, *ricanant.* — Ah ! tu crois !

BELLA. — C'est que ça serait embêtant, dis donc... En pleine saison...

OLGA. — Laisse donc ! La Souris est sûre du contraire, alors ! En attendant, moi, je ne veux pas rester en plan et je vais tâcher de me débrouiller. Peut-être du côté du Casino. Je connais Varna.

BELLA. — Tu me présenteras ?

Un temps.

OLGA. — Et tu remarqueras, en plus, qu'il y en a qui ont senti le vent...

BELLA. — C'est vrai... Claudie n'a pas reparu...

OLGA. — Oh ! pour celle-là tu la retrouveras, console-toi ! Ça sert de jouer les terre-neuve ! Mademoiselle n'a pas perdu son temps avec son petit tour dans les neiges ! Qu'est-ce qu'elle tient comme piston ! Tu as vu les journaux ? Madame a dû l'imposer à Lifar !

HILDE. — Oh ! *yes,* Lifar !

OLGA. — Parce qu'on ne me racontera pas qu'on devient comme ça premier sujet à Monte-Carlo par l'opération du Saint-Esprit !

CARLOTTA. — Elle avait du talent. Et tu le sais bien.

OLGA. — Claudie ?... Alors moi, je suis la Pavlova !

CARLOTTA. — Madame la reprendra peut-être à la place de sa sœur, comme grand sujet. Tu verras ça.

OLGA. — Quoi ? Eh ben alors, ça serait le comble ! Et moi ! On suit l'ancienneté ou zut ?

BELLA. — Faut dire aussi que Madame aura besoin d'un nom et...

OLGA. — Et je n'en ai pas, peut-être ? D'ailleurs, en voilà d'une autre ! Tu l'as vue danser avec un nom, toi ?

CARLOTTA. — Souvent ! Schwartz ! Lorcia ! Darsonval ! Chauviré !

OLGA, *dégoûtée.* — Oh ! non, tenez, je me demande pourquoi je me fatigue à discuter !... Le plus clair de l'histoire, c'est qu'un jour on sera dans le lac ! Et à ce moment-là... Madame ! Ce que je m'en ficherai de Madame ! Je ne suis pas en peine : elle se débrouillera ! Avec tout ce qu'elle a dû se mettre de côté...

CARLOTTA. — Moi, je ne l'oublierai jamais !...

OLGA. — A ton aise... En attendant, elle est claquée !...

CARLOTTA. — Olga !

OLGA. — Quoi : Olga !

Un temps.

BELLA. — ... Dis donc... Tu te rends compte ; tout de même... Ce sera terrible quand elle donnera son gala d'adieu !...

OLGA. — Avec ça qu'elle le fera ! Ça lui ressemblerait ! Les adieux de Fontainebleau, pourquoi pas ! — « Dansez, mes enfants ! Moi, je m'en vas ! » ... Et nous, on se moucherait dans nos tutus !... Le jour où elle partira, personne ne le saura : elle aura son air de tous les jours... Peut-être qu'elle ira sur la scène, après le spectacle, faire un petit tour... Mais ça, ça sera derrière nous... Elle descendra l'escalier comme d'habitude, elle passera devant le concierge... Bonsoir ! On ne la reverra plus...

Un petit temps.

BELLA. — Et après ?

OLGA. — Quoi : après ?

BELLA. — Oui... ? Qu'est-ce qu'elle deviendra ?...

OLGA. — Qu'est-ce que tu veux qu'elle devienne ? Elle vivra... Comme tout le monde...

CARLOTTA. — Pauvre vieille...

Le mot terrible et innocent tombe dans un grand silence. Depuis un moment, la porte, abandonnée par la coupable Hilde, a été poussée par une main encore invisible. Enfin, sur le seuil, on voit Monna... Elle est très pâle, en effet, mais droite, immobile. Elle a son inimitable allure habituelle. Elle porte un costume de travail noir, sans tutu. Un temps. Elle ferme la porte. Hilde pousse un cri étouffé. Les autres Danseuses se retournent et ressemblent, du coup, à autant de statues.

MONNA. — Je t'ai fait peur, Hilde ? *(Hilde est incapable de répondre. Monna entre dans la loge. Les Danseuses font la révérence.)* Ferme la porte... Il vient un froid par là... *(Misérable, Hilde se traîne jusqu'à la porte, la ferme et s'y adosse. Monna va s'asseoir à sa coiffeuse. Sur son passage, elle glisse une main sur une tête inclinée, effleure une joue, une épaule. Elle ouvre la boîte aux éternelles cigarettes et en prend une, tout en observant les jeunes filles dans la glace.)* Carlotta... *(Carlotta prend le briquet, le présente allumé à Monna. La flamme tremble étrangement... Puis la petite se fond dans le groupe.)* Merci... *(Enfin Monna se retourne vers les Danseuses, dont tous les jeunes visages, même celui d'Olga, sont braqués sur elle, comme sur le soleil. Celui de Carlotta fait pitié.)* Je suis contente de vous revoir, mes petites... Depuis huit jours nous avons eu tellement de travail, je n'ai pas eu le temps de vous le dire... D'ailleurs, je crois que je ne vous l'avais jamais dit... C'est comme en famille : il faut l'absence... Il y a combien de temps que vous travaillez avec moi ? A peu près dix ans ?

LES DANSEUSES, *bas.* — Oui, Madame...

MONNA. — Dix ans... Tu as débuté dans *l'Oiseau d'or,* Olga... Bella, dans *la Poupée magique*... Carlotta, dans *les Sylphides*... Une toute petite Sylphide... Et vous voilà des femmes... et des danseuses... Comme tout va aller vite maintenant pour vous : la danse, la vie... Profitez bien des deux... Ce n'est pas facile... Essayez... Qu'avez-vous fait depuis six mois ?

Un temps d'hésitation. Olga, sournoisement, pousse Bella en avant.

BELLA. — Roland Petit m'a demandée, Madame... Pour un ballet.

MONNA. — Eh bien, mais c'était très intéressant, non ? Tu as accepté ?

BELLA. — Il fallait partir pour l'Amérique... Alors, j'ai hésité...

MONNA. — Comme tu es prudente ! *(A Olga :)* Et toi ?

OLGA. — Madame, moi, j'ai tourné un film... Oh ! un tout petit rôle... Mais comme c'était bien payé...

MONNA. — Je sais... Hilde, tu étais en Angleterre, je crois ?

HILDE, *congestionnée.* — *Yes, Madam'...*

MONNA. — Travail ?

HILDE. — Oh ! *no, Madam' !*

MONNA. — Paresseuse !... Et toi, Carlotta ? *(Carlotta fait des efforts héroïques pour répondre. Tout à coup elle éclate enfantinement en sanglots et se jette à ses genoux. Monna l'entoure de ses bras. Silence. Gêne affreuse. Les sanglots de Carlotta deviennent déchirants. Monna, doucement, relève de sa main le petit visage.)* Allons... C'est fini... *(Un temps. Elle n'a pas « appuyé ». Mais les Danseuses sont sûres, à présent, qu'elle avait bien entendu...)* Voilà. Je vous ai fait monter parce que vous êtes mes anciennes et que je ne voulais pas vous parler devant les autres. Depuis les premières répétitions, je vous ai examinées chacune. Et je ne suis pas très satisfaite. Vous avez perdu... Tu t'es trop reposée, Bella... Olga, je t'en prie, surveille un peu tes arabesques : tu manques totalement de solidité... Hilde, quand comprendras-tu que l'on danse aussi avec ses mains et son visage... Et toi, Carlotta, tes jetés-battus ! Tes jetés-battus ! Comprenez-moi : je veux être fière de vous, en souvenir de ces dix années... Il viendra un temps où pour vous la danse ne sera plus moi. Si... Mais ce sera toujours la danse... Même pour toi, Olga... Pensez-y... Voilà. Je vous remercie, mes petites... Vous pouvez aller... *(Un dernier regard. Une dernière et profonde révérence. Elles s'en vont. Carlotta est la dernière. Quand les autres ont disparu :)* Carlotta... *(La petite se retourne d'un élan.)* Ecoute... Je voulais te dire... *(Elles se regardent. Et tous les mots qu'elles ne peuvent pas prononcer sont dans leurs regards.)* Ta sissone... Oui... Tu te trompes toujours... Regarde... *(Elle mime avec les mains, comme les maîtres de ballet. Carlotta fixe ces mains parlantes, leurs gestes ailés et radieux.)* Relevé sur la pointe... Arabesque... Glissade... Assemblé... Battu... Echappé... Battu... Entrechat quatre... Entrechat trois... Position. *(Un temps. Les yeux de la petite sont à nouveau dans les yeux de Monna, suppliants...)* Tu as compris ?...

CARLOTTA, *en un souffle.* — Oui, Madame...

MONNA. — Alors, va... *(Carlotta la fixe toujours. Elle baisse la tête. Soudain, elle s'empare de la main de Monna et l'embrasse passionnément. Aussitôt elle se détourne et s'enfuit. Monna baisse la tête à son tour. Enfin elle se maîtrise, fixe le téléphone. Elle attend. Tout à coup elle n'y tient plus, se lève, va à l'appareil, décroche :)* « Allô... Wassiévitch... Passez-moi Tamar... Eh bien, trouvez-la... » *(Un temps. Elle porte la main à son côté avec angoisse.)* « Ah ! c'est toi... Alors ?... Mais non, très bien, très bien. Alors ?... *(Son visage s'éclaire subitement.)* Il est là... et tu ne m'appelais pas ?... Bien. Oui, bien. Dis-lui de monter... Allô ! Allô ! Tamar... Il est... seul ?... » *(Elle ferme les yeux, raccroche lentement le téléphone. On sent qu'elle reste debout par un miracle de volonté. Un temps. On frappe à la porte.)* Entre...

Smoleff paraît. Costume de ville, pardessus, feutre, gants. Il s'arrête une seconde sur le seuil, puis il entre et ferme la porte.

SMOLEFF. — Elle est là...

MONNA. — Comment ?

SMOLEFF. — Elle rentre de voyage. C'est pour cela que son téléphone ne répondait pas depuis une semaine.

MONNA. — Mais, Tamar vient de me dire...

SMOLEFF. — Elle ne l'a pas vue. Je l'ai fait passer par la porte de scène... *(Un petit temps.)* Je lui dis d'entrer ?...

MONNA. — Attends... *(Un temps.)* Maintenant... Oui...

Smoleff fait un pas vers la porte. Il l'ouvre, fait signe à une personne invisible. Un grand temps. Voici Claudie. Elle est belle d'une beauté nouvelle, voulue. Sur le seuil, elle se compose un visage fermé, des paupières basses. Elle porte un beau manteau de fourrure sur une robe de ville. Des gants, un sac chic et sobre. Pas de chapeau. Ses magnifiques cheveux blonds. Un temps.

SMOLEFF. — Monna... Voici Claudie.

Il sort. Il referme doucement la porte derrière lui... Les deux femmes sont seules...

MONNA. — Je ne me souvenais pas que tu étais si blonde... *(Claudie lève les yeux, la regarde. Un temps. Monna enfin lui tend la main. La jeune fille ne la prend pas... Elles se fixent un temps.)* Assieds-toi... *(Claudie s'assied sur le divan, jambes croisées... Monna, restée debout, va à la coiffeuse et prend dans la boîte une cigarette. Un temps. Monna, impassible, allume sa cigarette.)* Tu m'amuses... Tout de suite tu exagères dans l'insolence comme autrefois dans la lâcheté... Tu ne connais pas la mesure... Crois-moi : le talent est de graduer...

CLAUDIE. — Je regrette. Moi, je n'ai pas le temps.

MONNA. — Tu as trois jours.

CLAUDIE. — Parce que vous croyez que j'accepte ?

MONNA. — Pourquoi serais-tu venue ?

CLAUDIE. — Par pitié.

Un temps.

MONNA. — Enfin... Tu dois te sentir plus légère... Tu portais ton mot comme une femme porte un enfant... Il t'étouffait... Tu as dû le répéter trop souvent en t'imaginant ma figure quand je l'entendrais... Par malheur, tu n'arrives pas la première... J'ai déjà eu pitié de moi... Lorsque j'ai été obligée de t'appeler...

CLAUDIE. — Inutile. Je ne danserai pas.

MONNA. — La raison ?

CLAUDIE. — Il vous en faut une ?

MONNA. — Tu me hais ? Alors, tu es en retard. Nous n'en sommes plus à la haine.

CLAUDIE. — Moi si.

MONNA. — Petite fille... *(Un temps.)* Moi, je t'ai haïe...

CLAUDIE. — Vous croyez me l'apprendre ?

MONNA. — Oui... Tu dates, toi... Tu penses : « Cette nuit-là... A ce moment-là... » Moi, je t'ai haïe tout de suite, instinctivement, comme les bêtes... Je t'ai haïe pour ce que tu es... Et aussi pour ce que tu seras...

CLAUDIE. — Je ne comprends pas...

MONNA. — Tu vois... Tiens... Rien que ce mouvement que tu as pour rejeter tes cheveux... Tes gestes... Je les ai recomposés chaque soir en moi, bien longtemps avant de savoir pourquoi... Il fallait que je les retrouve quand tu serais partie, avec tout ce que tu avais déjà oublié de toi : un

rayon de soleil sur ta peau... l'élan de ton corps dans la danse... ton épouvantable jeunesse... De toi je n'ai rien gaspillé, rien perdu... Je suis tranquille... On ne t'aimera jamais comme je t'ai haïe...

CLAUDIE. — Vous voyez bien...

MONNA. — Et pourtant tu es là... Réfléchis... Alors, faisons vite, veux-tu... Je savais que tu te marchanderais... Il y a six mois que tu prépares cette minute... Depuis que je t'ai chassée, elle est dans ton petit programme de vengeance... Seulement tu agis comme une écolière ; tu me poursuis de ton nom dans les journaux, de tes interviews publicitaires... Tu vas jusqu'à me voler mon répertoire, à créer une valse qui m'appartient... Tu es mesquine... Mais ce que tu voulais, c'est que je réponde, enfin... Que nous ayons ensemble n'importe quoi : un procès... pour te lancer définitivement... Bref, le scandale bien parisien... Je regrette... Je ne te donnerai pas cette joie...

Elle s'est assise.

CLAUDIE. — Je suis patiente.

MONNA. — Tu t'oublies... On ne fait pas de scandale à une femme comme moi, même si elle avertit à la dernière seconde qu'elle ne pourra pas danser... On dira que je suis finie ?... Je me le suis dit à moi-même il y a six mois, et c'était beaucoup plus difficile à entendre... Avec soi on ne triche pas...

CLAUDIE. — Alors, pourquoi m'avez-vous appelée ?

MONNA. — Tu es à moi. *(Claudie éclate d'un rire insolent.)* Que tu le veuilles ou non... Que je le veuille ou non... — Je t'ai créée...

CLAUDIE. — Malgré vous, alors !

MONNA. — Toutes les maternités ne sont pas volontaires... Beaucoup de femmes haïssent leur petit avant qu'il soit né...

CLAUDIE. — Ne vous comparez pas à une mère. Vous ne savez pas ce que c'est.

MONNA. — J'apprends...

Un temps.

CLAUDIE, *debout.* — Voilà donc ce que vous avez trouvé... Décidément, vous êtes d'une jolie force... Il ne me reste plus qu'à tomber à vos genoux, n'est-ce pas, et à vous demander pardon d'avoir été chassée ? Parce que vous étiez jalouse de moi !...

MONNA. — Jalouse... Tu rapetisses tout : tu veux dire que je t'aurais tuée... *(Claudie la regarde, effrayée.)* Mais voilà ! On n'est grand que par instants... Je l'ai été pendant celui où je t'ai regardée danser devant Smoleff... Ensuite, je suis redevenue ordinaire... Toi, ce qui t'ennoblit un peu, c'est ta haine. Seulement, elle te ressemble... Tu ne sauras pas un jour te la pardonner...

CLAUDIE. — Je ne suis pas intelligente ?...

MONNA. — Non... Mais nous n'avons pas besoin d'être intelligentes nous autres... L'intelligence, c'est un loisir... *(Elle va à elle, la saisit par les bras.)* Regarde-moi. Tâche d'être digne enfin de ce que tu as voulu... Et ce que tu as voulu, c'était d'être là, en face de moi, et de me dire ce que tu me dis... Mais aussi, comprends que ce quelque chose qui t'a amenée est plus fort que nous, plus fort que ton désir de m'écraser, et le mien de ne pas disparaître... Nous sommes des femmes, profitons-en. Les femmes osent tout. Même les mots.

CLAUDIE. — Vous n'êtes pas une femme.

MONNA. — Parce que je ne pleure pas ?

CLAUDIE. — Peut-être. Au moins vous leur ressembleriez.

MONNA. — Tu es jeune... C'est en ne pleurant pas que je leur ressemble...

CLAUDIE. — C'est plus facile.

MONNA. — Tu crois ? Je t'aurais déjà attendrie si je t'avais joué leur comédie habituelle, celle qu'elles prodiguent aux hommes... Un instant j'ai cru que tu étais plus forte qu'eux... Mais non, tu es faible. Toi aussi tu tiens au rôle de bourreau !...

CLAUDIE. — Taisez-vous... vous êtes inhumaine... Si je pouvais encore avoir peur de vous, j'aurais peur...

MONNA. — Mais tu as peur... Voilà ce que je ne te pardonne pas...

CLAUDIE. — Comment ?

MONNA. — Si tu n'avais pas eu peur de moi j'aurais pu t'aimer... *(Un temps.)* Essayons...

CLAUDIE, *elle s'assied.* — Trop tard. Je ne danserai pas.

Un temps. Monna marche sur elle.

MONNA. — Ce n'est pas vrai. Tu ne passeras pas à côté de ton intérêt par bêtise, par obstination... Tu as eu des succès à Monte-Carlo. Il te reste à conquérir Paris, le monde ! Et tu n'as pas d'appui. Smoleff ? Je ne lui donne pas quinze jours pour te maudire et tenter de se suicider avec mon portrait sur le cœur ! Les journalistes ? Tu connais l'envers du métier, les rivalités, les déboires. Il y a une saleté, une crasse sur toutes les beautés, ma fille. On te fera payer tes débuts trop rapides, ton talent, ta jeunesse. Je te l'ai bien fait payer, moi ! Si tu crois que les autres seront plus généreux... Tu perdras du temps. Et chez nous il faut triompher vite. On meurt vite... Ce soir je t'offre Paris ; demain, le monde ! Tu comprends ce que cela veut dire ?

CLAUDIE. — Oui... Seulement vous n'avez oublié qu'une chose, comme d'habitude : moi... Et moi, j'ai un amant...

MONNA. — Et alors ? Nous en avons toutes ! Est-ce que cela compte ?

CLAUDIE. — Pour moi !... *(Elle se lève, la brave.)* Je ne danserai jamais plus... Je renonce à la danse, vous entendez ? Parce que la danse, c'est vous : c'est la solitude, le froid, c'est la mort... Rien que d'être avec vous, ici, dans cette loge, j'ai envie de crier, de vous battre... Vous êtes partout comme sur la scène, dans un cercle de projecteur, isolée de tout, dans une prison, loin des joies, des malheurs des autres... Vous ne vivez pas... — Moi, je veux vivre !...

Un temps.

MONNA. — Alors, pourquoi es-tu là ?

CLAUDIE. — Qu'est-ce que vous dites ?

MONNA. — Pourquoi es-tu là ?... Tu voulais te venger ? C'est fait. J'attendais tout de toi, tu as pu me dire non... Tu es payée... Et tu pouvais t'en aller maintenant : tu avais le beau rôle... — Pourquoi es-tu là ?

CLAUDIE. — Laissez-moi !

MONNA. — Tu ne t'es pas posé la question ?... Depuis six mois que tu me cherches, que tu m'attaques ?... Que tu m'espères ?... Car ce n'est pas seulement pour ta haine que tu es venue... D'ailleurs ta haine aussi avait besoin de moi !...

CLAUDIE. — Vous mentez !... *(Un temps. Claudie se dégage furieusement comme une bête prise au piège.)* Mais lâchez-moi donc ! *(Un temps.*

Elles se mesurent. Elles ne se quitteront plus du regard. Claudie, après son cri, va parler d'un ton bas, haletant.) Et vous pouvez croire encore que j'ai besoin de vous... Mais vous ne savez donc pas que vous n'existez plus... que vous êtes morte !

MONNA, *elle tombe assise sur le divan.* — Pourquoi cries-tu ?

CLAUDIE, *elle baisse à nouveau la voix.* — Voilà où vous en êtes arrivée... Vous vous imaginez que l'on ne peut pas exister sans vous, sans être envoûtée de vous... Vous êtes comique ! Vous êtes une grande danseuse, et après ? Il y en a eu d'autres avant vous et il y en aura d'autres... Et l'on vous oubliera comme on les a oubliées... Qu'est-ce que vous croyez donc être ?... Passer, briller, s'éteindre, voilà notre histoire, elle est simple... C'est celle de tous ceux qui servent un art, quel qu'il soit, et dont le métier ne veut plus... Et quand il ne vous veut plus, le beau, c'est de partir en silence, comme on l'a aimé... De ne pas s'accrocher, comme vous, pour laisser de soi quelque chose — n'importe quoi... Moi, si j'avais continué à danser, j'aurais dansé pour la Danse, pas pour qu'on vienne regarder un jour mon nom sur un de mes vieux costumes, au fond d'un musée !...

MONNA. — Tu l'as vu ?...

CLAUDIE. — Quoi ?

MONNA. — Notre musée ? C'est un petit hôtel dans une rue propre d'un quartier riche... Les foules des théâtres où nous avons dansé ne le connaissent pas... C'est là que nous les attendons, derrière une vitre... On peut voir enfin de près de quoi était fait notre songe, notre éblouissement... Un peu de tulle, des paillettes, une coiffure vide, un chausson de soie usé à la place de l'orteil... *(Elle se détourne.)* N'y va pas !...

Un temps.

CLAUDIE. — Je regrette... Je n'aurais pas dû venir...

MONNA. — Oh ! tu reviendras... Je ne serai plus là, voilà tout !...

CLAUDIE. — Vous ne m'avez pas comprise ! Je suis heureuse !

MONNA. — Justement... Nous ne sommes pas faites pour l'amour...

CLAUDIE. — Vous...

MONNA. — ... Tu sais les trains, les longs trains des tournées qui nous emportent chaque jour un peu plus loin, à travers des ciels et des villes... Pour nous, il y a une heure, dans ces trains, plus mélancolique que les autres... Celle où la nuit descend sur une campagne qui tourne, comme un disque... En troisième classe, en sleeping, nous prenons tous la même pose alors, nous nous accoudons à la portière et nous regardons venir la nuit... Et toujours nous voyons la même maison au même petit jardin, la même lampe qui s'allume dans la fenêtre... Nous voyons l'amour : un couple, assis près d'une table, des enfants endormis, un lit... Et nous devenons tous cet homme... Et toutes cette femme... Une seconde... Rien qu'une seconde... Et puis, il ne reste plus que la nuit et le reflet de notre visage sur le carreau...

CLAUDIE. — Moi, j'habiterai la maison...

MONNA. — Déjà, tu en es moins sûre...

CLAUDIE. — Moi, je serai la femme qui porte son enfant endormi... Je vivrai de la vie des autres... Je mourrai de leur mort... Une main restera encore dans la miene, même quand je ne la sentirai plus...

MONNA. — Tu ne seras jamais plus comme les autres... Tu n'oublieras jamais plus ce que tu as été... Ce que tu pouvais être...

CLAUDIE. — En tout cas, je vous oublierai !

MONNA. — Même pas...

Un temps.

CLAUDIE. — Inutile !... Vous ne m'arracherez plus mon bonheur !

MONNA. — Car tu en es encore au bonheur ?

CLAUDIE. — Méprisez-le ! Il ne vous reste que cela : le mépris ! Tout s'en va de vous ! Tout vous fuit !

MONNA. — Sauf toi !...

CLAUDIE. — Comme les autres !... Je suis déjà partie !... Je vous parle de ce bonheur que vous ne connaîtrez jamais... Je suis loin... Et vous avez peur... C'est à votre tour d'avoir peur... D'avoir les lèvres sèches des cris qu'on ne crie pas, des plaintes qu'on n'ose pas... Et de ne pas pouvoir bouger hors de soi, de se fuir... C'est votre tour d'attendre tout de quelqu'un et de perdre ce quelqu'un...

MONNA. — Je ne t'ai pas encore perdue...

CLAUDIE, *ricanant.* — Vous croyez ?

MONNA. — Tant que tu seras là, tant que j'entendrai ton souffle, j'espérerai... *(Claudie prend son sac, ses gants, sa fourrure, marche vers la porte.)* Et j'espérerai même si tu franchis cette porte... Et si ton pas s'éloigne... Je suis une mère, ne l'oublie pas...

CLAUDIE. — Ne vous comparez donc pas toujours à une mère ! Les vraies mères n'ont pas d'orgueil !... Elles supplient !...

MONNA. — Il y a longtemps que je te supplie...

Un grand temps. Claudie va à elle et, droite, implacable.

CLAUDIE. — Eh bien, dites-le...

Un temps. Monna ferme les yeux. Puis elle se dresse lentement.

MONNA. — Je te supplie... Mon enfant...

Un temps encore. Claudie, à son tour, fixe Monna. Monna ne bouge plus, les yeux clos.

CLAUDIE. — ... Ecoutez-moi bien... Si je cède, c'est moi qui décide : vous ne paraissez plus... Et n'attendez rien de moi... Pas une gratitude... Pas un geste... Toutes les belles phrases que je dirai sur vous, dans les journaux ou ailleurs, je veux que vous sachiez qu'elles sont fausses, que je mens... Je vous haïrai jusqu'à ma mort...

MONNA. — Oui, Claudie...

CLAUDIE. — Pas seulement parce que vous m'avez chassée, mais parce que vous m'avez tout pris... Que vous m'avez fait devenir comme vous... parce que, moi aussi, je vais devenir un monstre...

MONNA. — Je te demande pardon...

CLAUDIE. — Voilà... Maintenant, j'accepte.

Monna rouvre les yeux. Elles se regardent.

MONNA. — Merci...

Un grand temps. Claudie va peut-être tomber dans ses bras. Elle se raidit, court vers la porte et s'enfuit.

CLAUDIE. — Non !

La lumière baisse. Noir progressif. Musique d'orchestre. La lumière remonte devant un

rideau de velours noir. Nikalof, en chemise de soie blanche et maillot noir, Bella, Olga, Hilde, en tutus blancs romantiques et coiffures de fleurs stylisées. Nikalof se « chauffe », attendant son entrée, sous les regards admiratifs de Hilde. Bella et Olga regardent côté cour en bavardant.

OLGA. — Tu as vu Madame ?

BELLA. — Non. Tout le monde la cherche. Je me demande où elle est... Peut-être dans la salle...

OLGA. — Penses-tu ! D'abord j'ai regardé par le trou du rideau. Elle n'y est pas. Et puis, ce n'est pas son genre. Elle n'est peut-être pas venue.

BELLA. — Un soir pareil ! Pour les débuts de Claudie ! Elle est sûrement là !

OLGA. — Alors, où ? Je suis montée dans sa loge. Ça m'a fait un drôle d'effet.

BELLA. — Quoi ?

OLGA. — Sa loge. Il n'y a plus rien d'elle, même pas une affiche. Maintenant c'est la loge de Claudie.

BELLA. — Ce n'est pas elle ? Là...

OLGA. — Non...

Nikalof fait le signe de croix russe, baise son pouce et entre en scène d'un bond côté jardin. Hilde va le regarder danser.

BELLA. — J'ai le trac pour Claudie ! Je voulais lui apporter mon fétiche !

OLGA. — Ton fétiche ?

BELLA. — Ma patte de lapin ! Avec ça ! Je l'ai oublié là-haut ! Si je remontais !

OLGA. — Reste là ! Tu vas rater Claudie ! Hilde ! Voilà Claudie !

Hilde accourt sur les pointes.

BELLA. — Ce qu'elle est belle !

OLGA. — Regarde ! Madame lui a donné son diadème !

BELLA. — Oh ! tu crois ?

OLGA. — Regarde !

Claudie entre, portant le costume de Monna de la première partie. Elle a peur, mais elle triomphe déjà.

BELLA. — N'aie pas peur, Claudie !

OLGA. — Tu vas gagner ! Tu verras ! Ça sera magnifique !

BELLA. — Oh ! le cœur me bat... Chauffe-toi, Claudie !

Claudie d'un signe appelle Hilde qui lui prête son bras, elle fait des exercices d'assouplissement, esquisse des pas, puis écarte Hilde.

OLGA. — Elle est formidable ! Aux répétitions, déjà, elle nous a soufflées !

BELLA. — Ça va être son entrée ! Attention !

OLGA. — Mais non ! Tu sais bien que c'est tout de suite après le pas de deux de Nikalof !

Applaudissements. Nikalof entre portant Carlotta qu'il dépose à terre. L'orchestre attaque la valse de Neiges. *Le danseur baise la main de Claudie. Elle se prépare, a le même mouvement suprême d'envol de Monna et sort en dansant. Toutes les Danseuses la suivent jusqu'au portant jardin, la regardent, mimant légèrement sur place la valse qu'elle est en train de danser sur scène. Un temps.*

BELLA. — Venez donc dans les cintres ! Là-haut, on la verra bien mieux !

Noir progressif. La musique continue, grandit, se rapproche.

DIXIÈME TABLEAU

La lumière remonte sur le théâtre vide. En haut, la passerelle de fer et l'escalier des machinistes. Seul, le doigt lumineux du projecteur, la rampe fantomatique qui souligne les herses et, au-dessus, la nuit... Soudain, le projecteur atteint la poutre de la passerelle et sort de l'ombre la silhouette noire, le visage blanc de Monna. Elle est immobile. Elle regarde danser Claudie. C'est la même valse qu'a jouée Smoleff, mais à présent interprétée par tout un orchestre. Lente, elle jette une fois de plus son filet voluptueux et mortel. Elle tourne. Inconsciemment, Monna se livre, se donne, dans le vide là-haut, tantôt aveuglante de lumière, tantôt obscure et disparue... Sa faiblesse, son épuisement la cernent entre ses barreaux de fer comme dans une cage invisible faite de ténèbres et de clartés. Et la valse abat son filet et l'entraîne. Un long temps on la verra, sur l'enchantement de la musique ardente qui pressera son rythme jusqu'au crescendo *final, apparaître, disparaître. Quelquefois seul son visage pâle surgira... Ou l'ombre géante qu'elle projettera sur les lointains. Pour la dernière fois elle est la Danseuse, et aussi quelque chose de plus, de terrible et d'infiniment pitoyable : la Femme qui rêve son dernier songe. Mais presque tout de suite son rythme contrarie celui de la valse, il devient de plus en plus lent, de plus en plus faible. Désespérément, elle vacille, d'effort en effort, cependant que le projecteur suit les bonds rapides et éblouissants de Claudie. Les blanches petites Danseuses apparaissent, gravissant légèrement l'escalier. Elles se figent, dos au public, en voyant Monna. Puis, peu à peu, attirées irrésistiblement, elles se détournent, l'une après l'autre, et regardent en bas, vers Claudie, dansant de tout leurs corps charmants sur place. Soudain le dernier accord, et aussitôt les applaudissements crépitent comme un incendie ; les cris, les bravos s'y mêlent, formant une montée vertigineuse et triomphale. Une seconde, le projecteur réunit Monna et Claudie. Elle croit encore à son rêve. Brutalement il la quitte, l'abandonne. L'ombre tombe sur son visage hagard.*

LES DANSEUSES, *elles rient et applaudissent.* — Bravo ! Ça c'est dansé, ma petite ! Crois-tu que je suis bête ! J'ai pleuré !... Oh ! que j'ai eu peur !... Pas moi ! Je savais qu'elle serait magnifique !... Mais écoutez-les ! Ils sont fous ! Vite ! Descendons maintenant ! Allons l'embrasser !

CARLOTTA. — Crois-tu que c'est beau, la danse !

Elles s'envolent, sans un regard pour Monna. Carlotta s'enfuit aussi. Soudain, à mi-escalier, elle s'arrête, regarde longuement l'abandonnée. Puis, à son tour, mais lentement, elle la quitte. Monna pleure contre la balustrade, seule. Une autre ombre... immense, glisse plusieurs fois lentement sur elle, comme un couperet, l'éclairant, l'obscurcissant : le rideau. Les chutes, les remontées entraînent les bruits de la salle et les font remonter, assourdis, ainsi que sous l'effet d'un malaise. Sur la passerelle, Monna ne bouge plus. Elle assiste à sa fin et elle n'a pas le courage de s'enfuir. Cramponnée pour ne pas tomber, elle gît, debout. Et elle regarde. Elle écoute. Graduellement, les rumeurs s'éloignent, deviennent vagues. Les instru-

ments qu'on enferme rendent un dernier son... une harpe... un violon... Les pas des machinistes, des danseurs, tout s'estompe, s'éteint. Il n'y a plus que le vide, la nuit. Alors montent dans la coulisse les deux voix des électriciens.

PREMIÈRE VOIX. — Guillaume, tu y es ?

DEUXIÈME VOIX. — Oui, Marcel, tu peux y aller.

PREMIÈRE VOIX. — Je coupe.

DEUXIÈME VOIX. — O. K.

PREMIÈRE VOIX. — Projecteur jardin.

Le projecteur jardin s'éteint.

DEUXIÈME VOIX. — Entendu.

PREMIÈRE VOIX. — Projecteur cour. *(Même jeu.)* Projecteur passerelle. *(Même jeu.)* Verticale cour. *(Même jeu.)* Verticale milieu. *(Même jeu.)* Verticale jardin.

MONNA. — Attendez... Il y a encore quelqu'un...

Ils n'entendent pas. Ils continuent, implacables.

PREMIÈRE VOIX. — Allume les services.

Les lampes bleues s'allument. Silence. Monna est seule... On l'entend tâtonner, tout à coup rendue au désespoir, à elle-même, chercher la rampe de fer de l'escalier...

MONNA. — Attendez... Il y a encore quelqu'un... quelqu'un...

Elle descend comme au fond d'un océan d'oubli... Son pas, devenu vieux, trébuche, marche à marche, marche à marche...

RIDEAU LENT

Monna. Smoleff.

Claudie. Smoleff.

6 SMOLEFF. — ... *L'Art, la Beauté, c'est très joli... Mais nous ne sommes tout de même pas des esclaves.* (DEUXIÈME PARTIE, TABLEAU VII.)

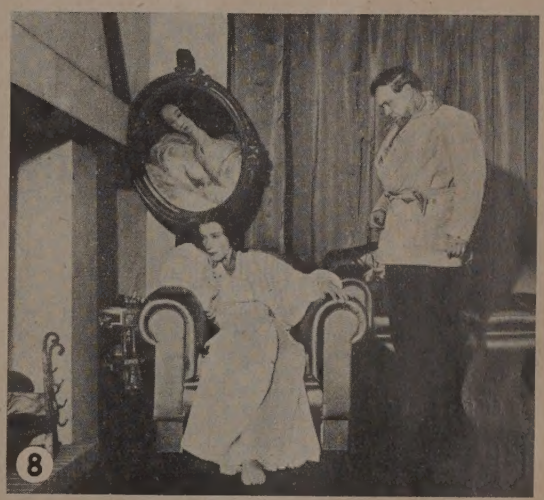
7 SMOLEFF. — *Danse!... Si tu n'as pas d'âme, moi je te le dirai...* (DEUXIÈME PARTIE., TABLEAU VIII.)

8 SMOLEFF. — *Tu as peut-être été un peu dure...*
MONNA. — *J'ai été sincère.*
SMOLEFF. — *Tu es sûre?...* (DEUXIÈME PARTIE, TABLEAU VIII.)

9 CLAUDIE. — ... *Je vous haïrai jusqu'à ma mort... Pas parce que vous m'avez chassée... Mais parce que je vais devenir comme vous... Je vais être un monstre...* (TROISIÈME PARTIE, TABLEAU VIII.)

10 Les danseuses surprennent Monna pleurant dans les cintres devant le triomphe de sa rivale. (TROISIÈME PARTIE, TABLEAU X.)

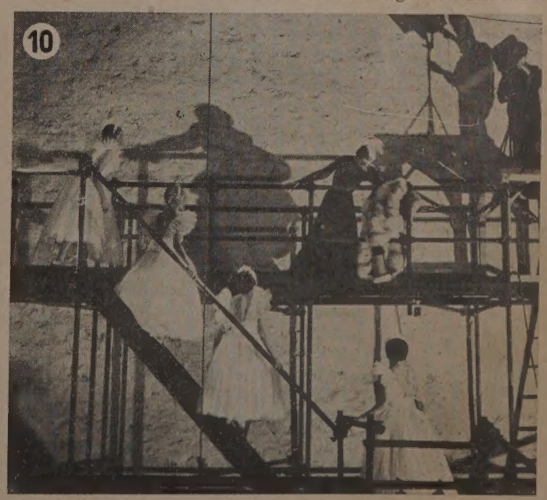
Photographies Lipnitzki et Bernand.



Monna. Smoleff.

Claudie. Monna.

Carlotta. Bella. Hilde. Monna. Olga. L'électricien.



NEIGES devant la critique

LES COULISSES DE LA DANSE...

Mesdames Marcelle-Maurette et Georgette Paul ont composé *Neiges* sur le thème des « Monstres sacrés ». Une grande danseuse, Monna Vaslova, devra bientôt quitter les planches parce qu'elle vieillit (et qu'elle est, en outre, cardiaque). Or elle a tout sacrifié (tout, y compris l'amour, bien entendu) à cet art qui maintenant l'abandonne. Son égoïsme, sa dureté sont d'autant plus implacables qu'ils ont cette excuse : le service de la danse. Elle n'abdiquera pas sans lutte, sans des coups de griffe féroces à tous ceux qui l'entourent, et qui l'aiment (car elle est aimée). Pourtant il faudra bien qu'elle assiste, toute seule, au haut des cintres, au triomphe de celle qu'elle a choisie pour lui succéder parce qu'elle est la plus digne, et qu'elle hait, et qui la hait. Cette dernière scène, jouée dans un admirable décor de Douking, réglée d'une façon impeccable par Mme Marguerite Jamois, est la plus belle de la pièce. Celle-ci, sur un thème un peu conventionnel, ne manque ni d'habileté ni de force dramatique ; elle nous donne en outre l'occasion de regarder vivre les coulisses de la danse, ce qui est amusant.

Thierry Maulnier,
dans *La Bataille*.

LE MÉRITE DES AUTEURS

Noble et grand sujet, comme on voit, mais qui, sur le plan dramatique, n'était pas facile à réaliser. Les « monstres sacrés » (car Monna, dans son genre, en est un) sont, en général, assez rétifs à se laisser manœuvrer sur une scène, et le spectateur, d'autre part, ne comprend pas toujours l'inhumanité de ces Molochs de l'art. Au surplus, rien n'est plus ingrat, au théâtre, que de rendre sensibles des symboles ; or Monna symbolise ici le génie de la danse et, par delà la danse, le génie de la beauté.

Marcelle-Maurette et Georgette Paul ont vaincu très habilement la majeure partie de ces difficultés. C'est là leur mérite — et leur miracle. Bien qu'il subsiste encore, çà et là, quelques grisailles, l'action, en dépit d'un peu d'embarras au dernier acte (scène Monna-Claudie), marche bon train. Nous suivons l'évolution des deux héroïnes avec d'autant plus d'intérêt que leur caractère est tracé d'une main ferme et que le dialogue est vivant, direct, parfois éclairé de poétiques images. La fin, où nous assistons à l'écroulement de Monna, dont le génie dansant a passé en Claudie, ne manque pas d'une certaine grandeur.

André Ransan, dans *Ce Matin*.

UN SUJET DIFFICILE

Au risque de passer pour un moraliseur — une fois n'est pas coutume — je veux remercier Marcelle-Maurette et Georgette Paul d'avoir osé renoncer aux sujets à la mode, j'entends : le vol insolent, la trahison vantarde, l'inceste, l'inversion et autres vertus modernes, pour nous proposer un des plus nobles et des plus rayonnants tourments : la passion artistique ou, dans un sens général, intellectuelle, cette flamme qui permet à certains êtres humains de s'évader des contingences pour s'élever au-dessus des hommes, pour accepter les sacrifices les plus tragiques, en un mot pour s'approcher de ce qu'on appelle la sainteté.

Matéi Roussou, dans *La Riposte*.

TROIS SYMBOLES...

Située à mi-chemin entre la nouvelle et le roman, adaptation idéale du thème au théâtre, cette œuvre de Marcelle-Maurette et Georgette Paul a droit à la considération unanime du public parce qu'elle est touchante, intéressante, sentimentale et sincère jusque dans ses moindres détails. Ceux-ci sont peu nombreux, il est vrai ; on les aurait voulu plus abondants et plus fouillés pour que les personnages ne fussent pas seulement qu'esquissés dans une action elle-même arrêtée au bord du rêve. Mais que de tableaux nouveaux et quel déploiement supplémentaire de mise en scène aurait demandé une telle entreprise !

Le sujet ne souffre ni assimilation ni comparaison avec un autre déjà traité à la scène. Il met en présence trois symboles distincts, qui sont l'Art, le Génie, la Beauté, incarnés en deux personnages et traduits avec beaucoup d'intelligence et d'adresse par Marguerite Jamois et Hélène Sauvaneix, les deux principaux rôles.

Louis Terrentroy, dans *L'Equipe*.

LE CLOU DE LA PIÈCE ?...

Je crois en toute sincérité que cette pièce a rendu tout ce que ses auteurs en attendaient. Elle est curieuse, originale et nous sort enfin de l'éternel trio de notre dramaturgie. Le public suivra avec passion cette rivalité d'art, de succès plutôt, entre une danseuse qui décline et une qui monte. Les deux femmes ont des caractères habilement définis. La pièce est une suite de tableaux, quelques-uns sont admirablement réussis — notamment celui des cintres du théâtre, qu'on voit à deux reprises. L'acte dans le chalet perdu dans la neige, où la grande danseuse sur son déclin a la révélation du talent de sa jeune rivale, est remarquablement traité et fort émouvant. Il est le clou de la pièce. On l'a beaucoup et justement applaudi. La pièce finit, comme on dit, en beauté.

Guy de Teramond, dans *Juvénal*.

UNE BONNE DISTRIBUTION...

Neiges bénéficie, par ailleurs, d'une bonne distribution — à la tête de laquelle est Marguerite Jamois, qui a mis en scène le spectacle et qui confère au personnage de Monna Vaslova, la danseuse qui renonce, une âpreté, une amertume méchante qui appartiennent vraiment au personnage. Sa voix, sa diction aident extrêmement le texte. Parfois le sauvent. On aime l'entendre ; mais, le critique doit aussi écouter. Hélène Sauvaneix prête à Claudie, l'étoile qui monte, son très joli visage ; Paula Dehelly a la rudesse qui convient. Et Roger Karl — un Russe musicien et ami de la vodka — a toujours cette chaleur sympathique et cette aisance sans apprêt qui font aimer ce qu'il fait.

Les décors sont de Douking, et ce sont eux qui constituent le plus solide agrément du spectacle. Il en est un — les cintres de l'Opéra — qui appartiendra certainement aux classiques du théâtre Montparnasse. Sur lui d'ailleurs s'achève la pièce, en un tableau qui est peut-être le meilleur, parce que le plus sobre et le plus expressif.

Enfin, Serge Lifar a chorégraphiquement supervisé le spectacle, c'est-à-dire qu'il a heureusement donné aux interprètes de *Neiges* l'impression qu'elles allaient savoir danser.

Jacques Lemarchand, dans *Combat*.

Supplément au N° 222 de *France-Illustration-Le Monde Illustré*.
G. Oudard, fondateur.

Comité de Direction } Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 1er trimestre 1950. — Imprimeur n° 117.